

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 77 Juin - Juillet - août 2021

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait de « Les Saintongeais font de la résistance »
(Nouvelles éditions Bordessoules)

Amis lecteurs et amies lectrices, le Boutillon va prendre trois mois de vacances et reviendra fin septembre avec de nouvelles histoires.

Dans ce numéro, nous vous proposons un peu d'histoire. Connaissez-vous le roi de France Charles X? Vous pensez certainement à celui qui régna pendant la période appelée la « Restauration », de 1824 à 1830. Que nenni ! Il y eut un roi éphémère, nommé par les Catholiques pendant les guerres de religion, dans le but d'empêcher le Huguenot Henri de Navarre de monter sur le trône. C'est Jean-Jacques Bonnin qui nous conte cette étrange affaire.

Quant à moi, je vous emmène plusieurs siècles en arrière, au temps où Mediolanum était une capitale florissante pour nos ancêtres les Santons, après la conquête de Cesar.

Jean-Bernard Papi nous parle du chauvinisme, Joël Lamiraud nous offre un nouveau Kétoukolé, et Pierre Dumousseau continue à nous proposer ses *histouères*. Enfin nous avons le plaisir de vous présenter un nouveau collaborateur, Bernard Charron, un biton de Villedoux, *daû couté d' La Rochelle*. Bienvenue à lui. Par ailleurs nous attendons la sortie d'un nouveau livre de Jacques-Edmond Machefert, dont nous parlerons en détail dans le prochain numéro.

Bien entendu le patois saintongeais n'est pas oublié.

Bonne lecture. Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Le numéro 76 a reçu la visite sur internet de 53 000 visiteurs. Merci à tous pour votre fidélité.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
Une pièce datée de 1592 frappée au nom du roi Charles X	Jean-Jacques Bonnin	3
Mediolanum : un important nœud routier dans la Gaule gallo-romaine	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	6
A propos du Boutillon n° 76	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	14
Un livre à vous conseiller	Michelle Peyssonneaux	15
Un nouveau Machefert bientôt en librairie		16
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël)	16
Nicolas Chauvin et la naissance du chauvinisme (essai)	Jean-Bernard Papi	19
Le coin des poètes	Bernard Charron	23
Les patoisants d'aûte fouès : Zivat d' bon thieur	Cécile Négret	24
La chanson daû vin bian	Goulebenéze	25
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	26
Les histouères à Pierre Dumousseau	Pierre Dumousseau	27
Des textes inédits	Henri Octave Jousseume	28

Une pièce datée de 1592 frappée au nom du roi Charles X

Jean-Jacques Bonnin

C'était fin 1969. J'avais rendu visite à un monsieur résidant à Édon, commune du canton de Villebois Lavalette où je faisais des repérages de monuments ou sites remarquables. C'était il y a plus de 50 ans et j'ai malheureusement oublié le nom et l'adresse de ce personnage. Je me souviens seulement qu'il résidait dans une très vieille, belle et confortable demeure. Il était retraité, ancien directeur du journal « L'Écho de la Mode » et s'intéressait à l'archéologie et à l'histoire. Il avait donc trouvé dans ce secteur un lieu remarquable pour s'adonner à ces activités.

Après un moment d'une intéressante conversation au coin d'un agréable feu de cheminée, il me demanda si j'avais entendu parler du Trésor de Gardes le Pontaroux, trouvé dans la commune toute proche de sa résidence (1). Il me raconta comment il avait été appelé au mois de mars 1967 par des voisins qui, labourant un champ, avaient remarqué dans un sillon des pièces de monnaie paraissant anciennes, et un pot brisé en contenant d'autres.

De nos jours, on ne toucherait à rien, on ferait venir des personnels de l'INRAP (Institut National des Recherches Archéologiques) afin que toutes les précautions soient prises et aucun détail ou indice négligé. Mais heureusement les « inventeurs » du trésor avaient frappé à la bonne porte et, après prise de photos de l'objet « en place » tout fut récupéré dans les règles de l'art, signalé aux autorités compétentes, puis mis à l'abri dans le coffre d'une banque à Périgueux.

L'année suivante, le trésor fut remis au Cabinet des Médailles et eut alors lieu le partage entre les différents ayants droit (État, propriétaires du terrain, inventeurs).

Le trésor, dûment expertisé et inventorié se compose d'une seule pièce d'or et de 135 d'argent, dont 117 françaises, les autres étant des pièces des royaumes de Navarre et de Castille.

D'après le numismate Albert Bronfenbrener (2) qui a écrit un article à ce sujet dans la revue « Persée », après estimation, et diverses comparaisons, il semble que la somme amassée ne devait pas représenter une fortune très importante, un modeste magot (sic).

https://www.persee.fr/doc/numi_0484-8942_1968_num_6_10_968

Évidemment, notre archéologue amateur n'avait aucun droit au partage, mais pour le récompenser de l'application, du soin qu'il avait mis pour mettre à jour cette découverte, on lui permit de choisir dans le lot une pièce qui lui conviendrait. Il me montra cette pièce : un quart d'écu de 9,62 grammes, frappé à Paris, en 1592, portant le nom de Charles X, roi de France Rêvais-je ?

Mon hôte m'expliqua en quelques mots l'affaire. Je l'avais complètement oubliée, et je ne sais pourquoi, cela m'est revenu en mémoire. En effet, il a bel et bien existé un roi de France du nom de Charles X au règne si bref et si hasardeux que l'histoire n'a pas retenu son nom. En fait, il ne figura que peu de temps dans la liste des rois de France, sinon il aurait été le premier Bourbon régnant.

Mais qui est donc ce Charles X ?



*Portrait de Charles ^{1er} de Bourbon
Château de Beauregard Galerie des illustres
XVII^{ème} siècle*

Le roi Henri III n'ayant pas d'héritier mâle savait qu'il était le dernier Valois, du fait de la loi salique, ou loi (machiste) de primogéniture masculine, qui fut la cause plus ou moins directe de bien des conflits. La couronne allait donc passer à la branche des Bourbons. Après maintes péripéties, il avait fini par faire la paix et s'allier avec son cousin Henri, roi de Navarre, pour reconquérir son royaume, et le reconnaître, lui ou sa descendance, comme futur roi de France.

Évidemment, Henri de Navarre étant huguenot, cela ne faisait pas l'affaire des Ligueurs, que l'on pourrait qualifier d'ultras catholiques. Ils menaient une lutte acharnée contre le parti protestant ou quiconque tentait d'établir la concorde entre les antagonistes. Leur unique but : reconquérir à tout prix tout le pouvoir et imposer l'église catholique romaine à l'ensemble du pays.

Le deux Henri, unissant leurs armées, partirent à la reconquête de Paris et du royaume de France, en partie contrôlé par la Sainte Ligue.

Cette union fut fatale à Henri III de France, assassiné par le moine ligueur fanatique Jacques Clément (premier août 1589), influencé par les activistes catholiques, comme ce fut le cas plus tard pour Ravillac.

Sitôt ce forfait commis, les ligueurs, proclamèrent roi de France Charles Premier de Bourbon, archevêque de Rouen. Prince de sang, frère puiné du père d'Henri IV, donc oncle du même futur roi Henri IV, cela ne lui donnait cependant pas rang légitime à succéder à Henri III.

À l'évocation de ce personnage, j'imaginai un politique autoritaire et ambitieux, s'emparant de force de la fonction royale et menant la Ligue d'une main de fer. Mais c'était, pour les ligueurs décidés à régner en maîtres sur le pays et y imposer leur loi, un souverain de paille, un roi soliveau, bref, un prête-nom.

Et la personnalité de Charles I^{er} de Bourbon convenait parfaitement. Ce personnage peut être un peu arbitrairement réputé dénué de caractère et d'intelligence par ses contemporains, ne devait semble-t-il son haut rang qu'à sa naissance et sa fortune.

Sa position avait cependant toujours été fragile et sans doute indécise, car fidèle à sa foi, et prenant une part active à la lutte contre les protestants, il eut toujours à cœur, « ménageant la chèvre et le chou », de ne pas nuire aux intérêts de sa famille. Beaucoup de ses membres appartenaient au parti protestant et son espoir résidait dans le projet de ramener sa parentèle dans le giron de l'église catholique.

À consulter sa biographie, il donne en fait l'image d'un pauvre homme, sans doute un peu naïf, balloté entre ses convictions. Souvent exploité par son entourage, son haut rang dans la hiérarchie ecclésiastique offrait un gage de confiance.

En fait ce portrait un peu dévalorisant masque sans doute le fait qu'il se soit comporté en négociateur, peut-être indécis, certes, partisan d'une paix qui demandait aux deux partis des concessions. Cette attitude le fit passer probablement, comme d'autres personnages qui se dévouèrent à cette tâche, pour un adversaire dans chaque camp.

On peut citer parmi les plus connus de ces « modérés » le chancelier Michel de l'Hospital, Michel de Montaigne et son ami Étienne de la Boétie.

Par ordre du roi Henri III, il est arrêté lors de la seconde assemblée des États Généraux de 1588 et est emprisonné à la prison de Fontenay le Comte, ce qui ne freina nullement le cynisme et l'impertinence des chefs de la Ligue (à sa tête le duc de Mayenne), ni ne les empêcha d'émettre et de faire appliquer des décrets en son nom.



Médaille de « Charles X » frappée par la Ligue, vers 1589

Le 5 mars 1590, le Parlement de Paris rend un jugement qui le reconnaît roi de France légitime. Mais le cardinal de Bourbon n'aura donc jamais véritablement régné et le Parlement ordonne même en 1594 de rayer son nom de tous les registres et actes publics où il avait été inscrit depuis 1589. Car toujours captif, il décède le 9 mai 1590. Ses partisans continuèrent cependant, avec une belle désinvolture, à battre monnaie à son effigie jusqu'en 1594 et à continuer en certains lieux jusqu'en 1598 !

Aujourd'hui, sur le marché des ventes aux enchères et des ventes privées, les collectionneurs s'arrachent à prix d'or les monnaies frappées de Charles X. Certaines pièces se vendent 1500 euros l'unité.

L'accession au trône d'Henri IV finit par ramener la paix en France, en particulier avec la signature de l'Édit de Nantes, mais ses successeurs Bourbons s'engagèrent dans une lutte sans merci contre les protestants. Le parti dévot (Compagnie du saint Sacrement), plus discret, bien qu'objet de nombreuses critiques remplaça la Ligue, et parvint, (pour faire court), ayant conservé une certaine influence, malgré sa dissolution en 1666, à convaincre Louis XIV de révoquer l'Édit de Nantes par l'Édit de Fontainebleau (1685).

<https://www.unilim.fr/vincent-de-paul-estampes/accueil/contextes-historiques-et-artistiques/la-conjoncture-religieuse-1598-1685/>

Molière dans son « Tartuffe », dénonça le caractère secret et un peu ambigu de cette institution, qui sous prétexte de charité et de protection des « bonnes mœurs », menait souvent des actions missionnaires plus ou moins musclées et subversives, abusant parfois de la bonne foi de certains de ses membres. Les dragonnades, les persécutions cruelles éradiquèrent dans certaines régions le protestantisme, poussant à l'émigration une population importante et souvent composée d'habiles artisans et de prospères commerçants, appauvrissant ainsi la nation. Même les familles nobles appartenant à la RPR (Religion Prétendue Réformée) ne furent pas épargnées. Mais cette répression ne parvint pas à empêcher cependant la formation de points de résistance, comme dans les Cévennes, et plus proche de nous en Poitou.

Les Bourbons n'eurent pas d'ailleurs l'exclusivité dans le domaine de la persécution religieuse particulièrement active avec la Sainte (?) Inquisition. Mais les catholiques n'eurent pas non plus le monopole dans ce domaine, certains états protestants, en particulier luthériens s'illustrèrent tragiquement avec des méthodes inspirées de l'Inquisition, dans la chasse aux sorcières et autres personnages considérés comme incroyants hérétiques ou créatures supposées avoir commerce avec le diable.

À la même époque, sans quitter les rives de l'ancien monde pour se livrer à des activités de colonisation et prétexte d'évangélisation, les Suédois et autres Scandinaves tentèrent de conquérir les territoires Samis, rebaptisés pour l'occasion du terme péjoratif de Lapons, ce qui signifie porteurs de guenille en suédois. Ils traitèrent avec la plus grande cruauté les populations locales qui pratiquaient des rites chamaniques ou animistes, en vue de leur évangélisation ou à défaut, de leur éradication.

L'Édit de Versailles, dit de Tolérance signé par Louis XVI le 7 novembre 1787, donnera enfin aux non-catholiques de France un statut juridique et civil, incluant le droit de contracter un mariage civil (https://fr.wikipedia.org/wiki/Mariage_civil) sans avoir à se convertir à la religion catholique, qui demeurait la religion officielle du royaume. Les Huguenots et les Juifs furent les principaux concernés par cette mesure.

Beaucoup d'hommes d'état n'eurent pas le courage du comte Lamoral d'Égmont et Philippe de Montmorency, comte d'Home qui furent décapités par ordre du duc d'Albe, pour avoir demandé au roi d'Espagne de faire respecter les anciennes coutumes et la liberté de culte dans les territoires dont ils avaient la charge (1568).

Peu de chefs d'état eurent l'ouverture d'esprit, la générosité et l'intelligence de Guillaume d'Orange Nassau qui déclarait :

« Je ne peux pas admettre que les souverains veuillent régner sur la conscience de leurs sujets et qu'ils leur enlèvent la liberté de croyance et de religion. »

C'est un bien grand malheur pour un pays, lorsque des fanatiques religieux ou politiques accèdent au pouvoir.

https://www.lepoint.fr/histoire/charles-x-roi-des-catholiques-26-07-2013-1708620_1615.php

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Ier_de_Bourbon_\(archev%C3%AAaque_de_Rouen\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Ier_de_Bourbon_(archev%C3%AAaque_de_Rouen))



Écu d'or au soleil frappé en 1595 au nom de Charles X



Écu d'or au soleil frappé en 1595 revers



Quart 1/4 Ecu Croix de face 1592 T Nantes Argent

(1) Il semble que la région Poitou Charente soit relativement riche en trésors anciens. Le terme trésor ne signifie pas forcément une importante et grande richesse et ne se compose pas toujours de monnaies, mais d'ensembles d'objets, comme par exemple le trésor ou dépôt de Vénat (16). <https://excerpts.numilog.com/books/9782402228954.pdf>

(2) Le même auteur a également étudié en 1966 le trésor médiéval de Guitinières (arrondissement de Jonzac), en Charente Maritime.

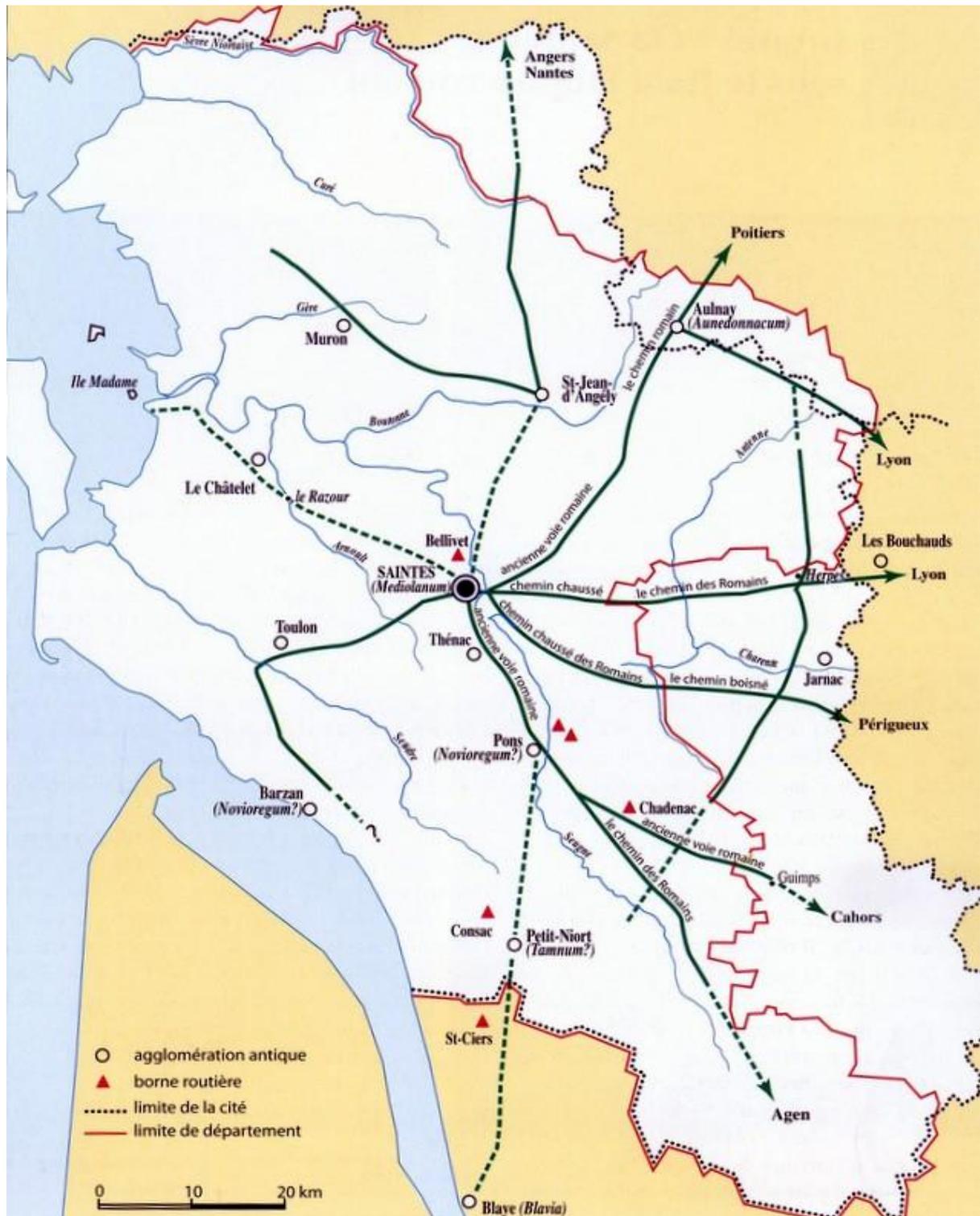
Mediolanum : un important nœud routier dans la Gaule gallo-romaine

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Je ne suis pas historien. Cet article a simplement pour but de faire le point sur ce que nous savons, actuellement, des routes qui ont jalonné notre région après la conquête de la Gaule par César.

Je me suis appuyé surtout sur l'excellent ouvrage collectif, sous la signature de Louis Maurin, « Histoire de l'Aunis et de la Saintonge » tome 1 (Geste Éditions). Une grande partie des photos et cartes sont d'ailleurs issues de cet ouvrage. J'ai également consulté des livres plus anciens : « Les chemins gaulois et romains entre la Loire et la Gironde », de Auguste François Lièvre (1893) et « Le pays des Santons à l'époque de la domination romaine » de l'abbé Auguste Lacurie. J'ai aussi récolté des informations sur internet.

Je remercie Jean-Louis Hillairet, de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Charente-Maritime, bien connu pour ses travaux sur l'aqueduc, pour les informations qu'il m'a données, qui m'ont permis de compléter mon article.



L'organisation du réseau routier

C'est sous le règne d'Auguste puis de Tibère et Claude que *Mediolanum* (Saintes) devint une métropole de l'Aquitaine, avec une nouvelle architecture publique et une organisation politique inspirées par les modèles romains. C'est à son ami fidèle, et gendre, Marcus Vispanius Agrippa, que l'empereur Auguste confie l'organisation administrative de la Gaule après la conquête. Et cette organisation passe par une modernisation du réseau routier existant et la construction de nouvelles routes.

Ces routes, dans notre région, se développent en étoile à partir de la cité de *Mediolanum*, comme le montre la carte page précédente extraite de l'ouvrage « Histoire de l'Aunis et de la Saintonge ». Les plus importantes sont les voies (*viæ*) impériales, nécessaires pour la poste officielle (le *cursum publicum*) mais surtout pour le passage de l'armée (*viæ militares*). Il fallait que les légions en marche, comprenant environ 5 000 hommes, les mules, les chevaux et les chariots tractés puissent se déplacer le plus rapidement possible.

Pour des raisons d'efficacité et de rapidité, les routes ont été tracées en ligne droite entre les cités importantes. Les détours, c'est quand la structure du terrain ne permettait pas de faire autrement.

Elles étaient jalonnées de bornes milliaires. Ces bornes, ancêtres de nos bornes kilométriques, étaient d'une hauteur de 1,50 à 3 mètres. Elles indiquaient les distances entre le point où elles sont implantées et la cité la plus proche dans les deux directions. Dans notre région, ces distances étaient calculées en lieues gauloises (une lieue = environ 2,4 kilomètres, 2,436 pour AF Lièvre et 2,45 selon Jacques Dassié). Quelques bornes ont été retrouvées en Saintonge.

Sur leur partie supérieure, on trouve un texte en lettres capitales gravé et peint en rouge à hauteur de lecture d'un voyageur à cheval. Cette inscription mentionne le nom de l'empereur qui a fait construire la route ou décrété sa réfection, suit sa titulature en abrégé (c'est-à-dire tous ses titres honorifiques).



Borne trouvée à Consac, près de Mirambeau

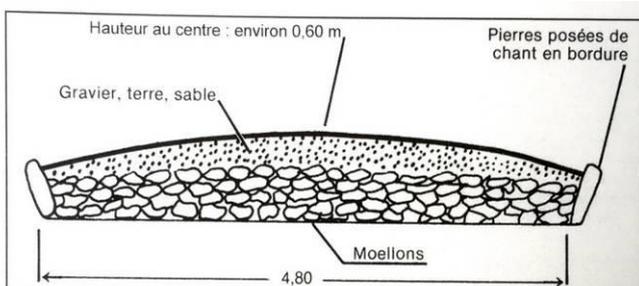


Fig. 145. La coupe de la voie romaine à Fontaulade, commune de Chadenac (d'après A. Mraile).

Pour le confort du voyageur, sur les voies publiques, on trouvait deux types de relais : les *mutationes*, distantes de 10 à 15 kilomètres, qui permettaient de s'abreuver ou de changer de monture ; les *mansiones*, lieux d'étape bien équipés et permettant éventuellement d'y passer la nuit ; on y trouvait une auberge pour le repas, un service d'écuries – le *stabulum* – pour le repos des montures, un maréchal-ferrant, voire un charbonnier chargé de l'entretien des véhicules.

Des garnisons sont présentes, une sorte de police de la route, surtout aux « fines », c'est-à-dire aux frontières. C'était le cas à *Aunedonacum* (Aulnay de Saintonge).

Avant l'invasion romaine, il existait déjà un réseau routier gaulois, qui permettait les voyages et les échanges commerciaux. Les Romains ont souvent utilisé ces routes, en se contentant de les moderniser selon le schéma décrit ci-contre.

Les voies romaines sont encore détectables de nos jours. Des chemins portent le nom de « chemin des Romains », ou « chemin boisné (borné) », ou encore « route romaine ». Elles ne sont pas toujours visibles, courant à travers les champs ou les vignobles. Parfois elles se confondent avec la route actuelle que nous empruntons en voiture.

L'Itinéraire d'Antonin et la table de Peutinger

Ces deux documents routiers célèbres nous permettent de connaître le nom des cités, en exprimant les distances en lieues gauloises. Parmi les noms des villes citées dans ces documents, deux n'ont pas encore leur emplacement clairement défini : *Novioregum* et *Tamnum*, sur la voie de *Mediolanum* à *Burdigala* (Bordeaux).

L'itinéraire d'Antonin

Il s'agit d'une sorte de livret de poste divisé en deux parties, dont la première, la plus considérable, porte le titre de *Itinerarium provinciarum*, tandis que la seconde est un *Itinerarium maritimum*. Ces deux sections énumèrent les routes militaires et maritimes de l'empire romain vers le III^e ou IV^e siècle et indiquent les principales stations, avec leurs distances réciproques.

Pour notre région, l'Itinéraire ne signale qu'une seule route, celle qui va de *Burdigala* (Bordeaux) à *Augustodunum* (Autun).

La table de Peutinger

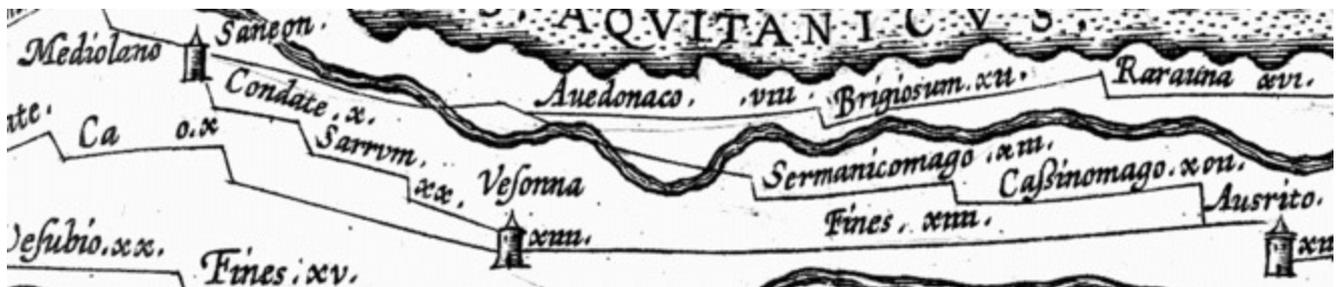
La table de Peutinger (*Tabula Peutingeriana* ou *Peutingeriana Tabula Itineraria*), appelée aussi carte des étapes de Castorius, est une copie du XIII^e siècle d'une ancienne carte romaine où figurent les routes et les villes principales de l'Empire romain qui constituait le *cursus publicus*.

La table est composée de onze parchemins. Ceux-ci sont assemblés pour former une bande de 6,82 m sur 0,34 m. Elle montre 200 000 km de routes, mais aussi l'emplacement de villes, mers, fleuves, forêts, chaînes de montagnes. La table montre la totalité de l'Empire romain, le Proche-Orient et l'Inde, indiquant le Gange et le Sri Lanka (*Insula Taprobane*), et même la Chine est mentionnée. La topographie, déformée, n'est que vaguement représentée.

La table daterait du 1^{er} siècle, mais des copies se sont succédé au fil du temps, et celle que nous possédons date du Moyen Âge.



Extrait de la table de Peutinger avec le « sinus aquitanicus »



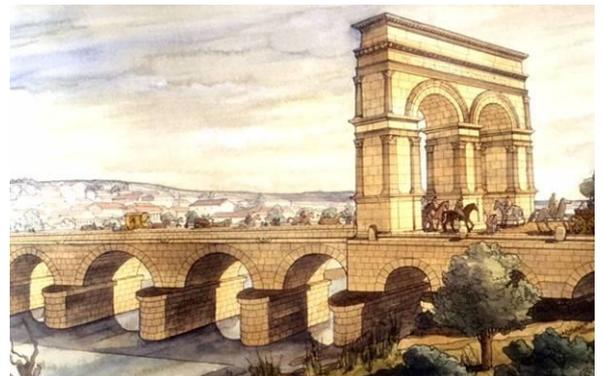
Sur cet agrandissement, on distingue mieux la situation de Saintes, d'Aulnay (Audenocano), Brioux (Brigiosum), Rarauna (Rom) puis Sermanicomago et Cassinomago dont on parlera plus loin avec la via Agrippa, et Vesonna (Périgueux). « Fines » signifie limite, frontière.

Les principales routes à partir de Mediolanum

Le point de départ et d'arrivée des routes, à *Mediolanum*, est l'arc dit de Germanicus.

Cet arc marquait l'entrée principale de la ville romaine en avant du pont qui traversait la Charente. Ses deux arches correspondaient aux deux sens de circulation de l'époque. Dédié à l'empereur Tibère, à Drusus et à Germanicus, il a été construit par un noble santon du nom de Caius Julius Rufus vers 18-19 ap. J.-C.

Il accueillait la route qui se prolongeait d'est en ouest dans la cité, la voie décumane. Cette voie suivait à peu près le parcours actuel de la rue de l'Arc de triomphe, sur la rive droite, et de la rue Victor Hugo, sur la rive gauche.



Dessin de Jean-Claude Golvin

La via Agrippa (Mediolanum à Lugdunum)

À partir de Lyon (Lugdunum, la capitale des Gaules), Agrippa a fait construire un réseau routier en quatre grands axes :

- vers le Rhin (Lyon, Trèves, Cologne),
- vers la Manche (jusqu'à Boulogne),
- vers le sud (la Narbonnaise, jusqu'à Arles),
- vers l'ouest (jusqu'à Saintes).

C'est cette dernière route qui nous intéresse : Lyon, Clermont-Ferrand (*Augustonemetum*), Limoges (*Augustoritum*) et Saintes (*Mediolanum*).

La voie part de Saintes vers le nord, en un tronçon commun avec celle de Poitiers et celle de Périgueux. Puis elle bifurque vers l'est, et file en ligne droite vers Saint Sauvant. Elle passe l'Antenne au pont de Saint Sulpice de Cognac, frôle Cherves, traverse Sainte Sévère et file vers Saint Cybardeaux, où se trouve un théâtre, au village des Bouchauds.

La carte IGN ci-dessous montre bien la rectitude de la voie, qui parfois se confond avec les routes actuelles, parfois devient un simple chemin appelé « chemin des Romains ».

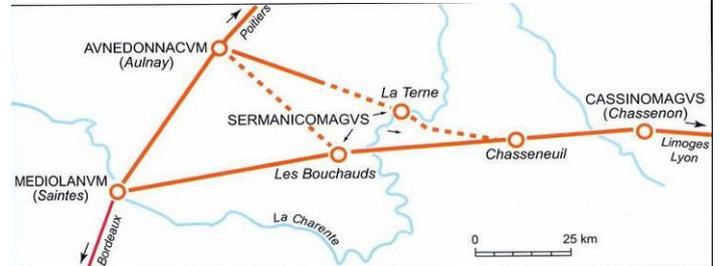


En poursuivant le parcours, la route arrive à Chassenon (*Cassinomagus*), qui conserve d'importants vestiges gallo-romains.

La table de Peutinger fait état d'un embranchement, vers Aulnay, qui permet d'éviter Saintes et d'arriver de suite au nord de la limite du territoire santon. Cet embranchement joint *Cassinomagus* (Chassenon) à *Aunedonnacum* (Aulnay) en passant par *Sermanicomagus*.

Ce *Sermanicomagus*, qui serait plutôt *Germanicomagus* (erreur de transcription du scribe), peut être situé aux Bouchauds ou au village de La Terme (commune de Luxé).

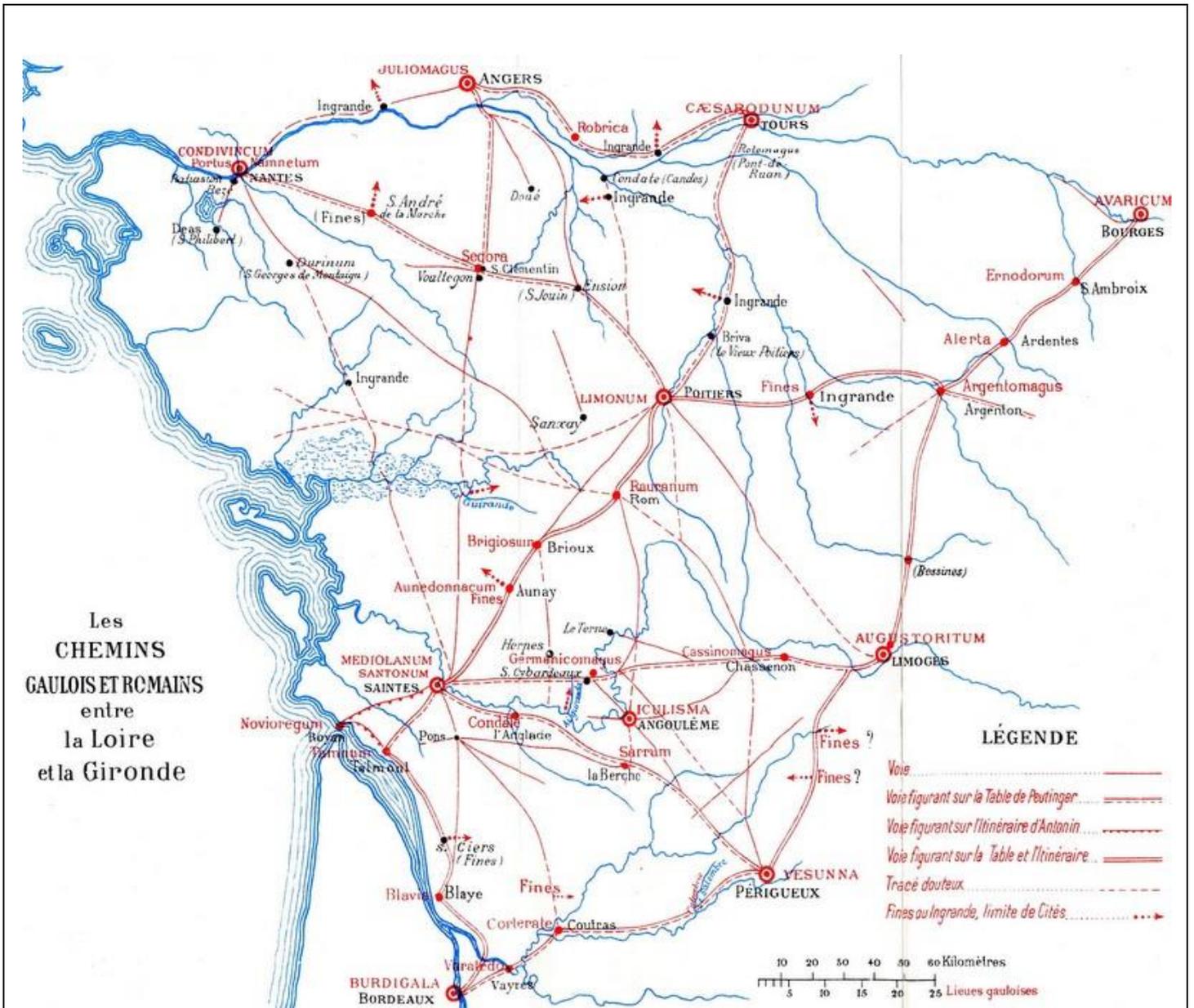
D'après Auguste François Lièvre, il existait dans le village de La Terme, un théâtre romain dont les restes ont été détruits au début du 19^{ème} siècle.



Théâtre des Bouchauds (photo wikipedia)



Tronçon de la via Agrippa (photo wikipedia)



Carte extraite de l'ouvrage de Auguste François Lièvre

La voie de Saintes à Poitiers (Mediolanum à Limonum)



Fanal d'Ébéon (photo Benjamin Péronneau)

Sur le GPS, cet itinéraire est nommé « route romaine ». Elle part de Saintes par le nord, puis au village de « La Sauzaie », à hauteur de Fontcouverte, elle quitte la « route 150 » pour bifurquer vers Écoyeux. Elle poursuit son chemin en ligne droite, coupe la route de Saint Hilaire de Villefranche à Brizambourg, et traverse le village de « Chez Audebert », dans la commune de Nantillé, sous le regard bienveillant des statues du jardin de Gabriel.

Lors de la réfection d'un pont, à hauteur du fanal d'Ébéon, on a pu apercevoir le pavement d'origine. Ce fanal d'Ébéon, qui a bien triste mine avec ses « abourdes » de soutien en béton, est considéré comme un monument funéraire. Une photo aérienne de Jacques Dassié a montré l'existence d'un enclos rectangulaire autour du monument.

La voie coupe la route de Saint-Jean d'Angély à Angoulême et arrive à Varaize, puis à Aulnay (*Aunedonnacum*). La Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin indiquent une distance de XVI (16) lieues entre Saintes et Aulnay, ce qui correspond à la distance réelle de 40 kilomètres. D'Aulnay la route arrive à Brioux, où elle traverse la Boutonne. D'après Auguste François Lièvre, le nom doit avoir pour origine « Briva » (pont), et a été transformé en Brigiosum par la Table de Peutinger.

Entre Brioux et Rom, la voie bifurque légèrement à droite. En réalité il existait certainement une ligne droite gauloise qui, avant les Romains, reliait Poitiers à Saintes sans passer par Rom (voir la carte de A F Lièvre).

Rom est appelé *Rarauna* dans la Table et *Rauranum* dans l'Itinéraire. C'était un bourg important à cette époque, et de nombreux vestiges subsistent.

Entre Poitiers et Rom, la Table de Peutinger indique une distance de XVI (16) lieues, ce qui correspond à la distance réelle de 40 kilomètres. Contrairement à l'Itinéraire, qui indique XXI (21) lieues, un copiste ayant certainement confondu un X avec un V.

Deux bornes, trouvées dans le cimetière de Rom, confirment la distance indiquée par la Table. Elles indiquent : XVI (16) lieues jusqu'à Poitiers (Civitas Pictonum) et XX (20) lieues jusqu'aux *Fines*, c'est-à-dire jusqu'à la frontière entre les Santons et les Pictons. Cela fait au total 36 lieues, ce qui correspond à la distance entre Poitiers (*Limonum*) et Aulnay (*Aunedonnacum*). Auguste François Lièvre conclut que la frontière entre les deux peuples correspond à Aulnay.

En conclusion, la distance entre Saintes et Poitiers est de 52 lieues gauloises (16 + 36), soit environ 127 kilomètres.

La voie de Saintes à Périgueux (Mediolanum à Vesunna)

Cette route, appelée « chemin boisné » (chemin borné), conduisait à *Vesunna*, capitale des Pétrocores. Elle sortait de *Mediolanum* au nord avec celles de Lyon et de Poitiers, passait sur la commune de Chaniers et traversait la Charente pour rejoindre Courcoury, puis Brive. *Briva* est un mot gaulois qui signifie « pont », ce qui tendrait à prouver que la route était une ancienne voie santonne que les Romains ont mise en état.

Deux endroits situés dans la Table de Peutinger posent problème : *Condate* et *Sarrum*.

Condate signifie : ville située au confluent de deux rivières. C'est ainsi qu'était appelée Rennes, traversée par l'Ille et la Vilaine.

Entre *Condate* et *Sarrum*, la Table indique une distance de 10 lieues (X) soit 24 km ; et entre *Sarrum* et *Vesunna* 20 lieues (XX) soit 48 km. Sachant qu'entre *Mediolanum* et *Vesunna* il y a environ 130 km, il faudrait en conclure que la distance de *Mediolanum* à *Condate* serait de 58 km (24 lieues gauloises) ce qui ne correspond pas à la localisation de *Condate* à Merpins, comme le proposent l'abbé Lacurie et d'autres archéologues.



Passage du Né à L'Anglade
Photo Wikipédia)

Auguste François Lièvre et après lui Jacques Dassié ont proposé d'inverser les distances : 10 lieues entre *Mediolanum* et *Condate* et 20 lieues entre *Condate* et *Sarrum*. Dans ces conditions Merpins, à environ 25 km de Saintes, peut être assimilé à *Condate*. Auguste François Lièvre est plus précis : pour lui *Condate* serait bien dans la commune de Merpins, mais dans un endroit appelé « L'Anglade », à la jonction de plusieurs cours de la rivière appelée le Né.

Sarrum serait à trouver du côté de Villebois-la-Valette ou Charmant. Auguste François Lièvre la voit vers *Vesne* (commune de Voulgézac) ou *Puygâti* (commune de Chadurie), au hameau de La Berche.

Jacques Dassié confirme la fourchette Villebois-la-Valette/Charmant, et la rétrécit avec un rayon de 6 km autour du château de la Mercerie (entre Ronsenac et Magnac-Lavalette-Villars).

La voie de Saintes à Blaye et Bordeaux (Mediolanum à Blavia et Burdigala)

Il existait deux routes pour aller de Saintes à Bordeaux : une route directe, qui passait par Pons, Saint Genis de Saintonge, Mirambeau en suivant grosso modo la D 137 actuelle, et une autre qui passait par la côte. Les deux aboutissaient à Blaye (*Blavia*).

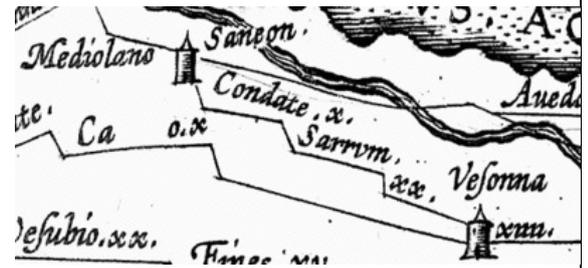
Plusieurs questions se posent :

- Où situer *Novioregum* et *Tamnum*, qui figurent dans l'Itinéraire mais pas dans la Table de Peutinger ?
- Même question pour *Lamnum*, qui figure dans la Table. *Tamnum* et *Lamnum* sont-elles une seule et même cité ?
- Comment s'appelait la cité de Pons, avant l'intervention des Romains ? Le nom, « *Pontes* », aurait été donné par les Romains après avoir construit des ponts en bois pour traverser les bras de la Seugne. Or Pons, comme le montre la carte en première page de cet article, est un important nœud routier.

La plupart des articles de journaux, ou internet, fixent *Novioregum* à Barzan, à l'endroit où les photos aériennes de Jacques Dassié ont permis la découverte d'une structure importante que l'on considère comme le port des Santons.

Je renvoie à l'article de Nicole Bertin paru dans « Les Nouvelles de Saintonge » du 28/09/2015 :

<http://nicolebertin.blogspot.com/2015/09/scoop-historique-la-ville-de-novioregum.html>



Mais les choses ne sont pas si simples. Depuis le 19^{ème} siècle, les archéologues ont émis plusieurs hypothèses sans être d'accord entre eux. Jean-Louis Hillairet a fait le point sur le sujet, et lui-même défend une proposition séduisante et argumentée sur la situation de *Novioregum* et *Tamnum*. Je vous invite à consulter cet article :

<http://saintgeorgesdedidonnehier.blogspot.fr/media/02/00/826721651.pdf>

Je vais, pour ma part, me contenter de résumer plusieurs hypothèses qui ont fleuri pour tenter d'interpréter la Table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin.

Léon Massiou et l'abbé Julien Laferrière fixent *Tamnum* à Barzan. Léon Massiou situe *Novioregum* « au point de la presqu'île d'Arvert appelé « Paterre » ou sur un point tout au moins très proche ».

L'abbé Auguste Lacurie, en 1844, obnubilé par la recherche du « *Portus santonium* », qu'il situe au village de Toulon, vers Saujon, estime que *Novioregum* est à chercher entre Talmont et Barzan, où « existe un établissement gallo-romain fort important ». L'abbé n'a pas pensé que ces ruines pouvaient être celles d'un port. Quant à *Tamnum*, il le place à 12 lieues au sud de *Novioregum*, en passant par Saint Seurin et Lorignac. *Tamnum* serait au village de Fontclair.

Auguste François Lièvre précise que l'itinéraire d'Antonin fixe une distance de XV (quinze) lieues entre *Mediolanum* et *Novioregum*, soit 36 km, ce qui correspond à la distance Saintes-Royan. Pour lui, *Novioregum* c'était l'ancien port de Royan, qui a reculé « peu à peu devant les empiètements de la mer ».

Quant à *Tamnum*, il le situe à Talmont, au moulin du Fa (c'est-à-dire à Barzan). L'itinéraire indique une distance de XII (douze) lieues entre *Novioregum* et *Tamnum*, alors qu'en réalité elle n'est que de VII (sept) lieues. Lièvre pense qu'un copiste a confondu un X avec un V.

Je viens de vous montrer les hypothèses proposées par les archéologues du 19^{ème} siècle. Et les archéologues actuels, qu'en pensent-ils ?

Marcel Clouet, valide l'hypothèse d'Auguste François Lièvre et fixe *Novioregum* à Royan, en passant par le pont de Pompière, près de Saujon. Cette distance correspond à celle indiquée par l'itinéraire (15 lieues soit 36 km).

Pour aller de Saintes à Talmont, Marcel Clouet propose une route différente de celle de Royan : en passant par Rétaud, la distance est de 31 km, ce qui correspond aux XIII (13) lieues indiquées par la Table entre *Mediolanum* et *Lamnum*. Donc *Tamnum* (ou *Lamnum*) serait situé à Talmont, et plus précisément au site de Barzan.

Jacques Dassié, dans un article publié en 1999, localise *Novioregum* à Barzan et *Tamnum* à Consac, où fut découverte une borne milliaire.

Pierre Sénillou a une autre hypothèse. L'itinéraire de la Table, entre *Mediolanum* et *Burdigala*, passerait par Pons. Pons pourrait être le *Lamnum* de la Table. Pons, en effet, bénéficie d'une position importante, en étant un carrefour routier : une route rejoint celle de Périgueux à *Sarrum*, une autre se dirige vers Agen (*Aginnum*), une troisième vers Cahors (*Civitas Cadurcorum*) et enfin Pons est sur la route de *Burdigala*.

Il paraît donc curieux que cette cité ne figure pas dans la Table, alors que d'autres, moins importantes, y sont indiquées. Et si le *Lamnum* de la Table, différent du *Tamnum* de l'itinéraire, correspondait à Pons ?

Pierre Sillières a une idée originale qui rejoint un peu celle de Pierre Sénillou. Pourquoi faire un détour par la côte, pour aller à Bordeaux, alors qu'il existe une route directe qui passe par Pons.

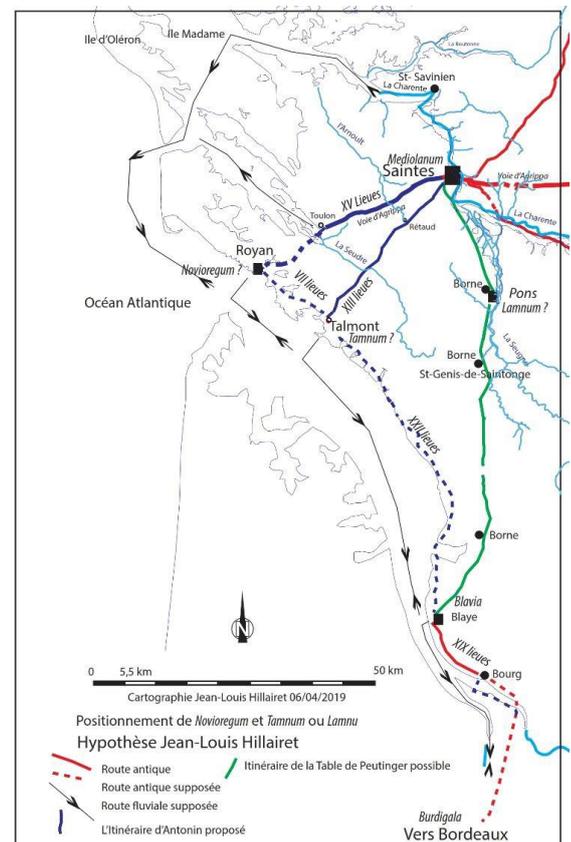
Il fixe *Novioregum* à Pons. Quant à *Tamnum*, il serait situé à Petit Niort, au sud de Mirambeau, où existait une fabrique de poteries qui étaient exportées aussi bien à *Mediolanum* qu'à *Burdigala*.

Jean-Louis Hillairet, après avoir analysé les propositions ci-dessus, et mis l'accent sur les avantages et les inconvénients de chacune d'elles, rejoint Marcel Clouet et Auguste François Lièvre, en fixant *Novioregum* à Royan et *Tamnum* à Barzan. Il estime qu'il devait y avoir deux itinéraires entre Saintes et Blaye, comme indiqué dans la carte de A F Lièvre et dans la carte ci-contre :

- Saintes – Royan – Barzan – Blaye, le plus ancien, celui de l'itinéraire d'Antonin, en prolongement de la via Agrippa, qui suit à peu près la route actuelle, en passant probablement près de la tour de Pirelonge ;

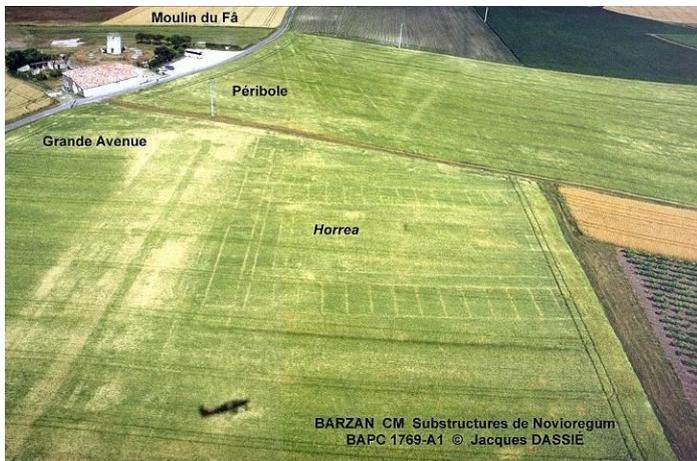


Extrait de la carte de l'abbé Auguste Lacurie



- Saintes – Barzan – Blaye, le plus récent, celui de la Table, qui, en sortant de *Mediolanum*, contourne l'amphithéâtre, rejoint la route directe de Bordeaux à Saintes, et passe par Chermignac et Rétaud.

Le port de Barzan, *Tamnum*, aurait remplacé celui de Royan, *Novioregum*. À Royan, en raison d'un retrait d'environ 500 mètres du trait de côte, le port antique se trouve dans l'océan. C'est pour cette raison que l'on ne trouve pas beaucoup de vestiges antiques.



Site de Barzan (photos wikipédia)

Nous n'avons donc, pour l'instant, que des hypothèses, qui ne seront confirmées que lorsqu'on trouvera, sur le terrain, des preuves indéniables de la situation de *Novioregum*, de *Tamnum* et de *Lamnum*. Le travail est important car les chercheurs sont confrontés à des données qui ne sont pas toujours fiables, notamment en ce qui concerne les distances, dans la Table et dans l'itinéraire, avec parfois un manque de concordance entre les deux documents.

Donc affirmer, en l'état actuel des connaissances, que *Novioregum* correspond au site de Barzan, comme indiqué dans plusieurs articles de journaux et sur internet, c'est un peu prématuré.

Les autres routes

La route de Saintes à Angers (*Mediolanum* à *Juliomagus*)

En sortant de Saintes, la voie passe à Bussac, St Vaize, Taillebourg et traverse la Boutonne à Torxé. A hauteur de Saint-Jean d'Angély, on peut emprunter cette route si l'on veut aller dans le Marais poitevin en évitant Niort. Elle traverse La Benâte, Courant, et deux endroits montrent que cette route est bien romaine : la chaussée de Marsais et la chaussée de Saint Félix. Elle traverserait la Sèvre vers Magné.

La route de Saintes à Nantes (*Mediolanum* à *Portus Namnetum*)

Cette route, dont on a retrouvé des tronçons, est signalée par Auguste François Lièvre. À Taillant elle quitte la route de Nantes, passe par Thairé, Les Nouillers puis Tonnay-Boutonne et Muron, et file en ligne droite sur *Durinum* (Saint Georges de Montaigu) avant d'atteindre Nantes.

Il est à signaler que le port de Nantes peut aussi être atteint en passant par Poitiers.

Ces deux routes mettaient Angers et Nantes en contact avec *Burdigala* (Bordeaux). Mais elles devaient pour cela traverser *Mediolanum*.

*

*

*

Cet article n'a pas eu pour ambition de traiter à fond l'ensemble des routes romaines qui couvraient notre région, mais de donner quelques pistes pour les lecteurs et les lectrices du Boutillon, afin de leur montrer l'importance de notre cité de *Mediolanum* au temps de nos ancêtres les Santons.

Si Agrippa, lorsqu'il a fait construire les routes qui portent son nom, a choisi *Mediolanum* pour terminus de celle qui part de la capitale des Gaules, ce n'est pas un hasard. La cité des Santons s'était romanisée. Elle connaissait une grande renommée, et des monuments ont été construits à cette occasion : des arènes, des thermes, un arc sur un pont, un aqueduc et bien sûr des routes.

La cité était florissante, et l'on imagine, sur la route qui conduisait au port (*Novioregum* ou *Tamnum*), un important trafic de chariots chargés de marchandises.

Jean-Louis Hillairet nous annonce, pour la fin de l'année 2021, la sortie d'un ouvrage sur les principales voies antiques en Saintonge, édité par la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Charente-Maritime. Le Boutillon se fera un plaisir de l'annoncer, lors de sa parution.

À propos ... du Boutillon n° 76 Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Deux articles du précédent Boutillon ont attiré des remarques de certains de nos lecteurs : l'article sur Clovis, roi des Francs, et celui de Jean-Jacques Bonnin sur Aliénor et Mélusine. En ce qui concerne mon texte sur Clovis, je signale une coquille insidieuse que certains ont peut-être remarquée : les Francs ne parlaient pas le « francisque » mais le **francique**. Mea culpa !

Clovis, roi des Francs

Voici ce que précise Michel Adam, président de l'association Antenne Nature Loisirs Patrimoine (ANLP) :

« J'ai savouré votre bel article sur ce sujet captivant tant il a marqué notre histoire. Et apprécié ses cartes très instructives. Et découvert les Francs comme « libérateurs » de la tutelle wisigothe !

Une petite remarque néanmoins : j'ajouterais volontiers à la page 4 au second paragraphe le village au lieu-dit « sous Martin » (encore sur les cartes) au pied de Gourvillette, village qui fut rasé par les Francs et reconstruit plus tard non plus au nord mais au sud de la route départementale Matha-Aigre sur le territoire de l'actuel Fresneau dans la commune de Haimps (source : JF Noël, les origines des noms des communes, Aguiaine). Il y a eu aussi des tombes mérovingiennes à Mons découvertes près de l'église en 2015, après la publication du Cahier 3 de l'ACCM.

Par contre, à la page 5 à la fin du paragraphe sur « les Comes » qui allaient devenir les Comtes, vous parlez de Cognac... mais Cognac n'a existé qu'à partir de 1066, et j'ai fait partie de ceux qui ont poussé la mairie cognaçaise à célébrer ce millénaire d'existence, quand Saintes en avait deux depuis 2004. Ce fut une série de manifestations très réussies dont la conférence à 6 voix de « Cognac Patrimoine » à laquelle j'ai participé. Documents disponibles à la demande.

À l'époque antérieure de votre article, seule Crouin existe et a encore des traces gallo-romaines avec la villa de la sarazine et ses cuves à vin (cf document au musée). Saint Martin (commune indépendante jusqu'en 1865) date au plus tard du 6^e siècle avec ses innombrables tombes mérovingiennes et sa présence sur le grand chemin martinien de Tours à Saragosse en passant par Poitiers, l'est de la vallée de l'Antenne, Blaye et Bordeaux (cf. les documents nombreux du CCE de Tours). La première commune franque du cognaçais ?

Merpins aussi a existé très tôt et sans les assauts destructeurs des Vikings au 9^e siècle, nous boirions peut-être du merpins et pas du cognac ! ».

Et Jean-Jacques Bonnin ajoute malicieusement, à propos du prénom des sœurs de Clovis :

« Les parents ont le droit de donner à leurs enfants les prénoms de leur choix, mais quand même, il y en a qui exagèrent : Alboflède, Lantilde et Audoflède ».

Commentaires à propos du vocabulaire saintongeais (Jean-Jacques Bonnin)

Enfondu (mouillé) : c'est aussi être napi !

Éparer (étendre, étaler, éparpiller) : « O l'est tou cheu, l'âne et les pouères, et à c'theure, o l'est tout éparé. »

J'en connais une pas mal avec une histoire de fumier à éparer, faudra qu' i zou raconte !

Sur la D9, à environ 1 kilomètre de Ruffec, en venant de Villefagnan, le sommet de la côte offre un beau point de vue (alt. 137 m). Il semble me souvenir, sauf erreur de ma part, que c'est ce point de vue sur Ruffec que l'on nommait le « Bel Éparoir ». Je ne sais si les habitants actuels connaissent encore ce toponyme. En tout cas, j'ai entendu ce terme de Bel Éparoir. Ça i peut zou acertainer.

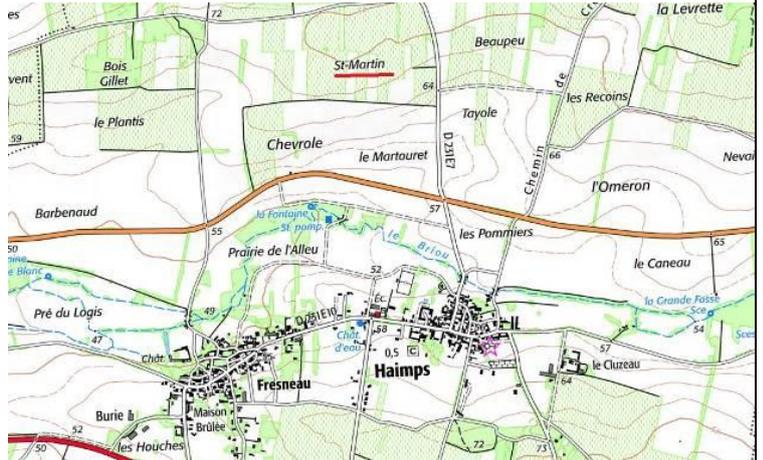
Éraler : une bouture éralée, ou à talon, arrachée sur une tige : elle a plus de chances réussir qu'une bouture coupée.

Essanger (laver) : un des rares mots de langage non soutenu que j'ai entendu employer par ma tante ; son séjour en « pension » avait éradiqué toute velléité d'employer un langage familial. Pourtant, quand elle rinçait le linge qui venait de « bouillir » elle disait qu'elle l'« essangeait ».

Évanler (S'étendre paresseusement) : j'ai toujours eu beaucoup de dispositions, voir d'enthousiasme pour cette activité.

Fagne (boue) : encore un toponyme : une prairie sur une des îles de la Charente à Vouharte s'appelle (ou s'appelait) la Grande Fagnouse. « Probab' qu'o d'vait y botter (ou patter) »

Fargon a donné vraisemblablement le verbe fargouer ou fourgouer (où l'on retrouve le four) : remuer des choses en désordre, un peu comme « beurdasser », mais moins désordonné. « Qu'est tou qu'tu fourgoune mon fi ? ».



Aliénor et Mélusine

C'est Michelle Peyssonneaux, une collaboratrice habituelle du Boutillon, qui nous fait part de ses remarques :

« Bonjour Maître Piarr'.

Si j'avais su que dans ce numéro il serait question de Mélusine et de sirènes, je vous aurais proposé comme livre « La Mythologie de Charente Maritime » d'Aurore Lamontellerie, un des plus grands succès du Croît vif. Je vous le propose donc pour la prochaine fois, si vous pensez en avoir l'usage.

Cela fait grand bien de se retremper dans le "merveilleux". Alénor, personnage historique, fait aussi figure de créature mythologique. Je me souviens de l'avoir évoquée dans une pièce de théâtre paroissial intitulée « Le Paradis des Saintongeais ». Elle comparaisait devant le tribunal céleste réservé à notre province. (Ailleurs, on n'avait pas voulu d'elle car son cursus était particulièrement chargé). Saint Michel et saint Gabriel géraient la Balance des bonnes et mauvaises actions et le diable, bien sûr, était de la partie. Saint Bernard, qui la disait fille du diable était présent comme témoin à charge. Elle se plaignait de ses deux maris en ces termes (Sur l'air de La Polka du roi de Charles Trénet) » :

Aliénor :

Mon jeune époux le roi de France
Était un vrai bénédictin
Il faisait toujours pénitence
Et jeûnait depuis le matin.
Comment voulez-vous qu'une femme
Soit heureuse avec un mari comme ça
Une jolie femme réclame
Un époux qui soit délicat

Saint Bernard :

Vous auriez dû
Ma chère duchesse
Jeûner avec lui
Prier avec lui.
Vous auriez dû
Ma chère duchesse
Faire pénitence avec votre mari.

Aliénor :

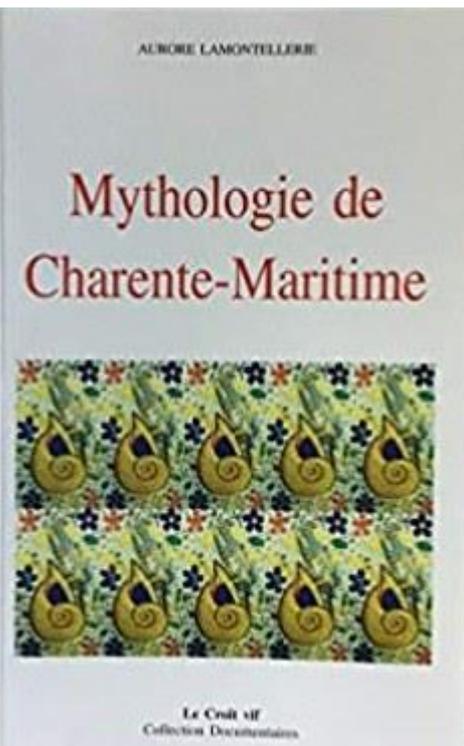
Mon époux le roi d'Angleterre
Était un homme rempli de passions
Quand il se mettait en colère
Il rugissait comme un vrai lion
Comment voulez-vous qu'une femme
Soit heureuse avec un mari comme ça
Une jolie femme réclame etc.

Un livre à vous conseiller Michelle Peyssonneaux

MYTHOLOGIE DE CHARENTE-MARITIME – Aurore Lamontellerie – Le Croît vif

Un rendez-vous avec le merveilleux de notre province

Fadets, dames blanches, ganipotes, toutes ces créatures que croisaient nos ancêtres avant l'invention de la fée électricité, vous les retrouverez dans les pages de cet ouvrage aussi riche que précis, signé Aurore Lamontellerie, un des membres fondateurs de la *Société de Mythologie française* créée en 1950.



Vous y rencontrerez les sirènes dont les chants égaraient les marins et la bête Rô condamnée à rester au fond de l'abîme jusqu'à la fin des temps. Vous y découvrirez les sources sacrées de l'antiquité, reliées à sainte Radegonde ou à sainte Eustelle depuis la christianisation. Vous repèrerez les empreintes du cheval Bayard de Charlemagne, monture magique qui porta aussi les quatre fils Aymon. La plus fascinante de toutes ces créatures semble bien être Mélusine qui, tour à tour, bâtit l'ancien Châtelailon avant de démanteler ses murailles pierre à pierre pour punir son seigneur de son manque de charité.

Vous apprendrez où vivaient les sorcières qui risquaient de vous *encharabauder*, vous ou votre bétail, ou d'enlever votre nourrisson, surtout s'il n'était pas baptisé. Vous saurez comment, s'échappant par la cheminée, elles s'en allaient certains soirs au sabbat en chevauchant leur balai. Et à quelles effroyables orgies elles s'y livraient en compagnie des sorciers qui, à la pleine lune, se transformaient en loups-garous. Elles pouvaient aussi empêcher fruits et récoltes de mûrir et nouer l'aiguillette d'un malheureux époux. Il ne fallait surtout pas les contrarier car elles savaient tout autant *détrévirer* les sortilèges, et confectionner le philtre d'amour qui mettrait l'élue de votre cœur à vos pieds.

Réceptive à tous les courants de pensée, l'auteur consacre une soixante de pages à saint Eutrope, célébré au printemps et à l'entrée de la mauvaise saison. Ne craignant pas les rapprochements audacieux, elle fait même de l'évangéliste de la province, grand maître de la pluie, le reflet du dieu gaulois Cernunnos.

Une des grandes réussites des éditions du Croît vif. À acheter (si possible !) d'occasion.

Un nouveau Machefert bientôt en librairie



J'attends la parution du prochain livre de Jacques-Edmond Machefert, fin juin 2021, pour le lire, comme tous nos lecteurs. C'est dans le Boutillon de septembre qu'un compte-rendu vous sera donné.

Pour vous faire patienter, voici la couverture et le résumé. Ce que je peux vous dire, pour en avoir discuté à plusieurs reprises avec l'auteur, c'est qu'il nous prend complètement à contrepied : il abandonne momentanément les polars pour nous livrer un roman plus intimiste, autour de personnages qu'il connaît ou qu'il a connus.

L'ouvrage paraîtra chez Christian Robin, aux éditions Koikalit que nous avons présentées dans le dernier Boutillon, dans la collection Kokoriko.

Jacques-Edmond Machefert

De sable, d'écume et d'immortelles souvenirs



De sable, d'écume et d'immortelles

Entre un repas avec Michel Audiard et un slow entre les bras de Nancy Holloway, voici qu'apparaissent, sur le devant de la scène, de curieux personnages : un motard accoucheur, une secrétaire très improvisée, un drôle de Mohican qui arpente les dunes de La Coubre, un oncle pacifique arrêté par la Gestapo, des touristes éméchés chantant *l'Internationale*... Drôles ou tragiques, les anecdotes s'enchaînent, s'emboîtent *façon puzzle*, émaillées de jazz, de cinéma ; les personnages disparus se matérialisent, prennent la parole, dialoguent entre eux, avec le narrateur, avec le lecteur. Le proverbe malgache nous l'enseigne : « les morts ne sont vraiment morts que lorsque les vivants les ont oubliés. » Ici, la mémoire de l'auteur, lui-même intervenant dans ce théâtre d'ombres, se fonde sur de petites histoires afin que ses « héros » puissent en toute sérénité vivre leur mort...

Ainsi, ce qui aurait pu être un recueil de chroniques ou de nouvelles, voire une galerie de portraits, devient un roman. Celui d'une vie, de plusieurs vies.

Jacques-Edmond Machefert est, depuis 1999, l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages de genres divers, mais le plus souvent dans celui du roman noir (le dernier : Saintes frayeurs, en 2020). Avec ce nouvel opus, il aborde un tout autre domaine, où tendresse et humour restent de mise.

Couverture : photo de l'auteur.

ISBN : 978-2-918216-13-1.

KOIKALIT. Kokoriko ! n°14. 06.21. 12 €.

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoë)

Résultats du Kétoukolé n° 76



Moro, morau, moureau, mouron, maura, ...en patois saintongeais ce ne sont pas les noms qui manquaient pour nommer ce Kétoukolé. En français on parle d'une muselière qui peut être en cuir, ou à grillage. C'est donc une **muselière** qui empêchait de manger ou presque, mais qui pouvait également limiter les morsures des quelques rares chevaux hargneux. Celle en cuir présentée sur la photo était pour les chevaux. Le panier à salade en grillage était, lui, particulièrement destiné aux bovins, bœufs, vaches, bedets (veaux), mais les chevaux pouvaient en être également équipés. Quant aux petits veaux, si on leur mettait cet instrument, c'était vraisemblablement pour qu'ils ne mangent pas leur litière, afin qu'ils soient nourris uniquement au lait de leur mère, et qu'ils aient ainsi une viande plus blanche, voire rose clair, et donc plus chère à la vente (voir réponse de JJ Baud ci-après).

D'autres correspondants parlent d'une muselière pour veau afin de ne pas téter leur mère (voir remarques de Joël en fin de texte). Cette muselière empêchait en tout cas le cheval de manger lorsqu'il était au travail dans les maïs, les betteraves, mais aussi dans les vignes. Chez le cheval, elle était accrochée à la bride, et était ouverte de chaque côté pour laisser passer le mors. Elle était également utilisée pendant les moissons, les bêtes ayant toujours tendance à vouloir chaparder une poignée d'épis. Rien d'étonnant à cela, car à l'époque les femmes et les enfants étaient chargés de ramasser les épis tombés par terre, derrière la moissonneuse. "Aucun épi ne devait être perdu".

Aujourd'hui il n'y a plus de bovins qui travaillent, les chevaux de traits sont devenus rares. Maintenant les muselières d'un nouveau genre sont réservées aux chevaux, ânes, poneys pour le loisir. On parle alors d'un **panier de jeûne**, d'un **panier anti-goïnfrage**, d'une **muselière de pâturage**. L'objectif aujourd'hui est de limiter leur consommation journalière dans des herbes bien grasses, pour éviter les phénomènes de ballonnement, les gaz, l'obésité et par la suite les risques de fourbure (fortes douleurs liées à l'inflammation des tissus mous du sabot).

Ce kétoukolé était encore dans la mémoire de certains de nos lecteurs.

Alain Négret du Pouliguen 44, et Jean Négret de Fouras 17 (c'est Cécile Négret, poétesse, leur fille et nièce qui leur sert de scribe) :

"Mon père Alain Négret (Le Pouliguen) apporte des précisions sur mon message précédent :

Le nom en patois pour les chevaux et boeufs est "mourau", "mouron", "mourou" ou encore "bourole". Avec cet ustensile, ils ne pouvaient ni manger ni mordre. On en mettait aussi aux veaux pour les empêcher de téter. Dans ce cas, on disait "garboillon" en patois."

Jean-Jacques Baud de Bruxerolles 86 :

"J'ai observé votre Kétoukolé, je pense qu'il s'agit d'un "Moro". C'est une sorte de muselière utilisée pour les petits veaux. Cet objet était destiné à empêcher les jeunes bovins de manger la paille de leur litière. Je me souviens que pour mon père, "seul le lait de la mère permettait de garder une chair rose". L'avenir du veau était la boucherie, évidemment!"

Jean-Jacques Bonnin Angoulême 16 :

"O l'est ine muselière pour le ch'val, Pompon, par exemple. Comme sur cette gravure où l'on voit un paysan réparant son tracteur et qui déclare - "Ah ! Du temps de Pompon, j'étais pas obligé de zi buffer dans ghicleur !" Pour qu'il ne mange ou ne boive pas n'importe quoi, par exemple les jeunes pousses de vigne, quand on passait le cultivateur dans les rangs, ou tout autre végétal soit précieux, soit potentiellement toxique. Je me souviens de l'histoire (j'étais tout jeune drôle) que l'on m'avait racontée d'un cheval qui s'était empoisonné en buvant la bouillie bordelaise préparée dans un "timbre". J'ai vu aussi de ces muselières en cuir, dans les ateliers de bourreliers. Comment ça s'appelle en patois ? Alors là, je donne ma langue au chat ! "

Guy Nicolle de St Yrieix sur Charente 16 :

"Olé des muselières pour les chevaux ou les bœufs pour travailler dans les vignes, ou faucher les foins, pour que les animaux ne soient pas tentés de brouter."

Pascal Jeanneau de Rioux 17 :

"Ustensile pour empêcher les petits veaux de téter."

Yves Durand de Coulgens 16 :

"une muselière pour veaux"

Jean Lamiraud St Yrieix sur Charente 16 :

"Pour éviter l'obésité aux chevaux afin qu'ils n'attrapent pas la fourbure."

Paul Grenier Cognac 16 (pas d'e-mail, contact via l'ouillère/téléphone) :

"Ce maura se mettait sur le nez des bedets, pour ne pas qu'ils têtent leurs mères, et sur les chevaux et bœufs pour qu'en bout de rangs ils ne mangent pas dans les palisses."

Remarques de Jhoël concernant les veaux :

Plusieurs lecteurs ont répondu muselière pour que les veaux ne têtent pas leurs mères, très certainement, mais j'ai lu par ailleurs qu'ils leur enlevaient la muselière un certain temps deux à trois fois par jour, car il fallait bien malgré tout, qu'ils se nourrissent.

Dans mon chai j'ai trouvé un collier de sevrage pour les veaux du type instrument de supplice, (voir la photo jointe) : le veau harnaché de ce collier voulait téter la mère, les pointes piquaient le ventre de la vache qui éloignait alors son veau par des coups de pattes, ou autres, ce qui l'entraînait alors à manger en se passant du lait.

Sur les trois sites joints vous en apprendrez plus sur la fourbure du cheval, l'utilité d'un panier anti-goïnfrage et sur l'alimentation des veaux de lait ou fermier :

<https://www.josera.fr/conseils/conseils-pour-cheval/fourbure-du-cheval.html>

<https://www.youtube.com/watch?v=ZLK4LPHfKw>

<https://www.weboucherie.fr/edito/viandes/veau/le-veau-eleve-sous-la-mere-et-le-veau-fermier-lourd>



Collier de sevrage pour veaux



Moro, panier à salade



Moro, muselière en cuir



Bœufs avec muselière et joug



Cheval avec moro en cuir

Kétoukolé n° 77



Gros outil, trouvé dans ma gossérie ?
Comment s'appelle-t-il, et à quoi sert-il ?

Réponses à joel.lamiraud@free.fr

Nicolas Chauvin et la naissance du chauvinisme (Essai)

Jean-Bernard Papi

Qui était ce **Nicolas Chauvin** dont le nom servit de saint patron aux chauvins et au chauvinisme, maladies nationales et même internationales ? En tout état de cause si la Révolution n'avait pas substitué au royaume la notion de patrie et aux sujets (du roi) l'idée de nation, le chauvinisme n'aurait peut-être pas existé, au moins avec l'intensité qu'on lui connaît. Pas une rencontre sportive, nationale ou internationale sans chauvins dans les tribunes et chauvinisme dans les médias, c'est la règle. Avec l'appui de Gérard de Puymège, auteur de la thèse "Chauvin, le soldat-laboureur - Contribution à l'étude des nationalismes" aux éditions Gallimard pour les recherches de terrain, nous allons tenter d'apporter une réponse sur l'individu et symbole Chauvin, et le débusquer là où il sévit.

C'est **Jacques Arago** (1790-1855), littérateur et frère du savant François Arago qui, le premier, introduisit officiellement Nicolas Chauvin dans un article sur le chauvinisme page 374 du *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture* - véritable encyclopédie du savoir mondain - dirigée par M. W. Duckett, à Paris 1845 (voir en dernière page le texte complet). Après avoir développé ce que l'on entendait par chauvinisme à travers un exalté et ridicule soldat Chauvin voici le paragraphe qui termine l'article, paragraphe qui introduit plus nettement et qui donne vie à notre personnage :

*"Un renseignement précis nous arrive des archives de la guerre : Nicolas Chauvin, celui-là même qui a **francisé** le nom est né à Rochefort. Soldat à dix-huit ans, il a fait toutes les campagnes, 17 blessures, toutes par devant, 3 doigts amputés, une épaule fracturée, front horriblement mutilé, un sabre d'honneur, un ruban rouge, deux cents francs de pension, voilà le vieux grognard qui se repose au soleil de son pays, en attendant qu'une croix de bois protège sa tombe... Le chauvinisme ne pouvait avoir un plus noble patron."*

La phrase concernant le "renseignement précis qui arrive des archives de la guerre" fait penser à un canular. Comme on le verra, les archives en question ne possèdent aucun document sur ce "prestigieux" soldat. Le terme "**francisé**" sous-entendrait que "chauvinisme" serait d'origine étrangère, Arago, pour franciser, et exploiter l'expression, va lui donner un héros tutélaire humain et français, ce sera Nicolas Chauvin, patriote et cocardier bombardé "patron du chauvinisme".

Le nom de Chauvin, outre qu'il est courant, apparaît notamment en 1821 dans le vaudeville *Les Moissonneurs de la Beauce ou le Soldat Laboureur* de Francis-Brazier et Dumersan. C'est aussi en 1831 un personnage du vaudeville patriotique et chanté "*La Cocarde Tricolore*" de **Th et H Coignard** qui lui donnent Jean pour prénom. L'histoire se passe en Algérie, durant la conquête militaire de 1830 dans laquelle Chauvin se plaint, en bon troufion, de la mauvaise nourriture et ainsi d'avoir mangé du chameau corrompu. Le prénom Nicolas, attribué à Chauvin par Arago, fait référence probablement à Napoléon dont c'était le surnom donné par les royalistes du midi ; le "N" n'y est pas non plus étranger. Donc le terme "chauvinisme" existait avant l'introduction de notre Nicolas Chauvin, terme forgé à partir des pièces de théâtre patriotique fort prisées du public de l'époque qui mettaient en scène notre héros.

L'historien **Debidour**, (1847-1917), Inspecteur Général de l'instruction publique, dans la *Grande Encyclopédie, Inventaire Raisonnable des Sciences, des Lettres et des Arts* par une société de savants et de gens de lettre (1886-1902) reprend en partie l'article d'Arago et ajoute de son cru après le paragraphe cité plus haut : "*...L'exaltation naïve de son patriotisme et de son admiration pour l'Empereur l'avait, non moins que sa valeur, rendu célèbre dans toute l'armée. On souriait un peu de ce vieux brave. Plus tard on le chansonna et le public, inventant le mot de **chauvinisme**, prit l'habitude de désigner sous ce nom l'exagération sincère et parfois plaisante du sentiment français à laquelle se laissaient aller nos anciens soldats.*"

Nous voici mieux renseigné : Chauvin aurait acquis sa réputation dans les armées de Napoléon et y serait devenu une légende. Le tableau de Carl Steuben *Les cent jours* montre bien l'adoration quasi religieuses des soldats du 5^e de ligne devant l'ex empereur retour de l'île d'Elbe.

Sous la plume du dessinateur **Charlet** (1792-1845), le conscrit Chauvin devient une sorte de héros en négatif, symbole de la naïveté paysanne. À cette époque la conscription durait 8 ans et un homme sur deux était exempté. Rien d'étonnant à ce que ceux qui étaient pris passent pour des naïfs ... qui se dégrossissaient ensuite au fil de ces huit années. On attribue aussi à un certain Chauvin des "Œuvres poétiques" grivoises et populistes parues en 1825 et des poèmes signés J-B Chauvin en 1836.

Revenons au théâtre, Chauvin y incarne tantôt le troufion qui ne songe qu'à prendre du bon temps, tantôt l'ancien à qui on ne la fait plus, voire le vieux soldat moralisateur et exalté ; ou encore le démobilisé redevenu laboureur qui se laisse aller aux regrets des bons moments passés sous les drapeaux, heureux temps où il courait les filles et faisait la guerre. Tout se passe comme si le public se partageait entre l'adulation pour le guerrier et patriote Chauvin et le mépris moqueur pour les exploits du troufion Chauvin. C'est l'époque des conquêtes en Afrique du Nord et il y a alors les "pour" et il y a les "contre".

Le journaliste et écrivain **Jules Clarétie** (1840-1913) qui ne manquait pas d'imagination, dans le journal "Le Temps", - article cité par de Puymège -, rapporte que :

"Chauvin retraité, revint à Rochefort et fut alors suisse à la préfecture maritime. Pendant le court séjour que Napoléon fit à Rochefort avant de s'embarquer à l'île d'Aix pour Sainte-Hélène, Chauvin ne voulut point quitter la chambre où couchait son maître. Le départ de l'Empereur et le retour du drapeau blanc le mirent dans un état d'exaltation extrême. Il emporta chez lui un vieux pavillon tricolore et s'en fit une paire de draps. Plus grognard que jamais Chauvin murmurait : je crèverais dedans, et il tint parole."

Clarétie prétend s'être inspiré du Bulletin de la Société Géographique de Rochefort (1), dans lequel le docteur Gaulard souhaitait qu'une rue de cette ville portât le nom de Nicolas Chauvin. Nous étions alors à la veille de la Grande Guerre et le patriotisme Chauvin revenait à la mode. Une rue Nicolas Chauvin sera inaugurée à Rochefort le 21 avril 1981 (2). Notons aussi que sa biographie s'étoffe avec le temps. Et pour les besoins du moment.

Alphonse Daudet dans les Contes du lundi - La mort de Chauvin - 1873, le décrit ainsi :



*Le grognard de Charlet
Caricature du type de grognard de
l'époque*

"Grand, grisonnant, le visage enflammé, le nez en bec de buse, des yeux ronds toujours en colère, qui ne se faisaient aimables que pour le monsieur décoré du coin ; le front bas, étroit, obstiné, un de ces fronts où la même pensée travaillant sans cesse a fini par creuser une seule ride très profonde, quelque chose dans la tournure de bonasse et de ratapoil, par-dessus tout, la terrible façon dont il roulait les r en parlant de la "France" et du "drapeau français"... Je me dis : Voilà Chauvin !"...

Le Chauvin du conte de Daudet meurt le 23 mai 1871 pendant la Commune de Paris, pris entre le feu des soldats versaillais et celui des insurgés. Calculons : si Chauvin s'est engagé à 18 ans, mettons à la prise du pouvoir par Napoléon en 1799, au départ de Napoléon pour Sainte-Hélène en 1815 il a 34 ans et se trouve bien jeune pour être le retraité de Clarétie et de Gaulard ; à sa mort (d'après Daudet) le 23 mai 1871, il a 90 ans, un âge respectable qui dispense de courir sur les barricades.

La ville de Rochefort, possède-t-elle les preuves tangibles de sa naissance ? Gérard de Puymège nous a évité de remuer la paperasse aussi bien à Rochefort qu'aux archives des armées où un tel brave n'a pu que laisser d'abondantes traces. Ce ne sont pas les Chauvin héroïques qui manquent, mais aucun ne correspond à la description physique d'Arago, blessures comprises, et rien en ce qui concerne la naissance de Nicolas Chauvin, nous dit de Puymège, dans les paroissiaux et états civils de Rochefort, La Rochelle et les environs. On peut mentionner néanmoins, à partir des archives militaires :

- Pierre Chauvin, déserteur le 19 floréal an 12 ;
- Michel-Georges Chauvin, imprimeur, 23 ans, enrôlé le 11/3/1793 à Rochefort (ne laisse aucun souvenir particulier de sa bravoure) ;
- Jacques Chauvin, natif de Saint-Crespin (Charente maritime), 19 ans, enrôlé le 15/05/1793 (pas plus que le précédent il ne laisse une trace quelconque de sa bravoure) ;
- Un Nicolas Chauvin décède à Rochefort le 9/05/1818. Il est aspirant canonnière dans l'artillerie de marine, mais n'a que 23 ans et se trouverait trop jeune pour avoir été grognard.
- Par contre, à Saint Denis d'Oléron (Charente-Maritime), depuis 1815, le plus glorieux des **Chauvin**, Pierre, capitaine d'infanterie, est à la retraite. Il est né le 21/08/1774 à Berneuil (Charente-Maritime), entre Saintes et Pons. Membre de la légion d'honneur, il décède le 24/06/1856. Soldat à 18 ans en octobre 1792, Caporal le 20/12/1792, Sergent à la 30^e demi-brigade d'infanterie légère en 1801, Sergent-major en 1803, il participe aux campagnes de 1793 et 1794, puis en Italie et en Espagne. Capitaine en 1809, il est, à ce moment-là, prisonnier de guerre en Espagne. En 1815 il est dans l'Armée du nord, au 72^e régiment de ligne. Blessé 3 fois, en 1799 à la partie postérieure de la fesse droite, en 1800 au pied gauche et en 1808 au bras gauche. Il est mis à la retraite à 41 ans, en 1815 pour cause de "gène dans les mouvements". Coïncidence, c'est en 1815 que l'épopée napoléonienne prend fin. Rien ne permet de dire qu'il fut ardent Bonapartiste et les archives militaires ne portent pas trace, ce qui est normal, d'une attitude particulièrement "chauvine" et exaltée. Sa sœur en réclamant au ministère de la guerre ses états de services en janvier 1879, ne fait pas mention de son état de héros national supposé. Cependant en tant que soldat glorieux de l'épopée napoléonienne il aurait pu inspirer Arago qui lui aurait collé le prénom ironique, à l'époque, de Nicolas.
- Un Chauvin, piqueur de Napoléon 1^{er}, passa avec lui par Rochefort mais ne figure pas parmi les soldats héroïques. Ce Chauvin, selon de Puymège, s'il fut assez proche de l'empereur, ne fut tout de même que son maître d'écurie.
- Il y eut d'autres héroïques Chauvin dans d'autres départements, dont l'un, né à Falaise, se suicidera à Paris en 1806. Un Régis Chauvin né à Curas (Ardèche) en 1769, engagé à 18 ans, 17 campagnes, caporal le 2/06/1792 pourrait faire l'affaire mais les dates ne coïncident pas et il n'est pas natif de Rochefort. Pensionné, Légion d'honneur, il aurait appartenu à la garde impériale et serait mort à Vaugirard en 1838. Ce qui en fait un modèle honorable pour les vaudevilles et pour Arago lequel pourrait avoir fabriqué son héros à partir de différents personnages.

Les Rochefortais, dans *Trois siècles en images* (édit. 1983) de l'histoire de leur ville, page 36 du tome 2, dans un article intitulé : "*Rochefort, berceau du chauvinisme*", mentionnent cet étrange et impalpable concitoyen. On y cite une historiette où le malheureux Chauvin aurait présenté les armes au carrosse vide de l'empereur, lors de son départ pour l'exil, le 8 juillet 1815. Comme une star harcelée par ses fans, Napoléon se serait éclipsé discrètement par une autre porte et dans une autre voiture. Chauvin aurait fait un drap du drapeau français en souhaitant qu'il lui serve de linceul.

De Puymège, dans sa thèse citée, écrit qu'il existe un dossier ouvert, aux archives militaires, au nom de Nicolas Chauvin. Il contient 3 pièces :

- Une demande de renseignements émanant de l'attaché militaire français en poste à Washington en décembre 1976 qui précise : né à Rochefort, 17 blessures etc.
- Une seconde demande, plus insistante de ce même attaché, en février 1977.
- Une photocopie de l'article du Larousse du XX^{ème} siècle édition 1929, 2^{ème} tome sur le mot Chauvin qui reprend presque mot pour mot le texte d'Arago cité plus haut : *Nicolas Chauvin, né à Rochefort, qui reçut 17 blessures, fut gratifié d'un sabre d'honneur, du ruban rouge et de 200 francs de pension, et se fit toujours remarquer dans les camps par une telle naïveté et une telle exagération dans ses sentiments que ses camarades finirent par le tourner en ridicule. Son nom devint celui d'un type que le théâtre popularisa.*

Sur chacune des deux premières pièces, l'archiviste a noté : Rien. Malgré ses recherches, Gérard de Puymège, lui non plus, n'a pu découvrir les preuves de la naissance à Rochefort du grognard Nicolas Chauvin, pas même celles de son existence en tant que héros national n'importe où en France. Un personnage pourtant cité dans des documents dignes de foi et que l'on taxerait d'irréfutables, ce qui montre la désinvolture avec laquelle l'information se propageait au 19^{ème} siècle ; point n'était besoin d'Internet (3).

S'agit-il d'un mythe en cours de formation ? Au sens où Roland Barthes (Mythologies) le définit "comme un système de communication, un message", "une parole choisie par l'histoire". Ou encore selon Mircea Eliade : "parce qu'ils (les mythes) renouvellent une communion, parce qu'ils ont été consacrés à l'origine par des dieux, des ancêtres ou des héros" (in Le Sacré et le Profane). Chauvin deviendrait alors, dans un temps indéterminé et lointain ce que sont devenus Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Roland neveu de Charlemagne, Guillaume Tell, Till l'Espiègle Etc. Autant de héros que le pays appelle à la rescousse comme modèles pour "cimenter l'union sacrée". Il ne lui manque que son chantre, un Michelet, un Joinville, ou un Tuoldus (de la Chanson de Roland), qui traduise des faits succincts en exploits qui se dérouleraient au temps jadis, quand les laboureurs formaient le gros de la troupe et que, suivant l'exemple du romain Cincinnatus, ils quittaient les travaux de la ferme pour voler au secours de la patrie. Ce que traduisait en 1854 le Colonel Ambert :

« Ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus digne d'admiration dans nos sociétés modernes c'est certainement le paysan transformé par la loi en soldat d'infanterie ».

Car on le voit bien, c'est toujours Chauvin, ou plutôt ceux qui se réclament de lui aujourd'hui, qui trouvent les mots les plus justes pour rassembler et unir les forces du nationalisme que ce soit à l'occasion d'une guerre, d'une bataille économique ou dans ces lieux de conflits exacerbés que sont les compétitions sportives ou politiques. Il est aussi objet de dérision. Illustrant cette alternance glorification-mépris, Alphonse Daudet (les Contes du lundi), après s'être senti plusieurs fois exaspéré par son attitude fanfaronne dira, parlant du siège de Paris : *"Sans Chauvin, Paris n'aurait pas tenu huit jours. Puis à la fin de son texte : C'était le dernier Français".*

Chauvin s'est mondialisé, ce que n'ont fait ni Jeanne d'Arc, ni Roland. Chauvinisme, ou état selon Chauvin, se dit « chauvinism » en anglais (lesquels ont eu aussi leurs chauvins particuliers : les jingos), « chauvinismus » en allemand, « chauvinismo » en espagnol, « sciovinismo » en italien, « chauvinismus » en russe, « sovînisme » en roumain etc. Il est à ce point cosmopolite qu'un mouvement féministe anglo-saxon, si on en croit de Puymège, l'a pris pour cible, il s'agit du M.C.P qui lutte contre le "Male Chauvinist Pig" ! Une forme de "balance-ton-porc".

Sans porter un jugement de valeur sur l'héritage laissé par Nicolas Chauvin, force est de reconnaître que le mythe s'est développé d'une manière remarquable et rapide. C'est pourquoi cet abusif Rochefortais, tout compte fait, a bien mérité de l'indulgence de ses compatriotes, à défaut d'estime.

- (1) *Les articles du très sérieux Bulletin de la société géographique de Rochefort (1911-1912-1913) que j'ai pu consulter ne font pas état de ce docteur Gaulard. (Source gallica.bnf.fr / BnF).*
- (2) *Alors qu'un Jean-Gabriel Chauvin, sculpteur de niveau international à l'égal d'un Brancusi (voir sur ce site), né à Rochefort, n'y a pas de rue à son nom.*
- (3) *Arago n'est pas le seul écrivain ayant de toutes pièces forgé une légende. Etienne-Léon de Lamoignon-Langon (1786-1864) "inventa" en 1829, entre autres forgeries célèbres, une "Histoire de l'Inquisition en France" dépourvue de véracité mais en partie reprise par Jules Michelet (1798-1874) dans son essai La Sorcière. Ce dernier, historien reconnu, inventa un certain nombre de mythes républicains (Clovis, François 1er...) ainsi qu'un fantomatique "Droit de cuissage" dont on ne trouve trace nulle part.*

Ci-dessous l'article complet de Jacques Arago sur le chauvinisme dans lequel apparaît Nicolas Chauvin, page 374 du *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture* -dirigé par M. W. Duckett, aris 1845. « Source Gallica.bnf.fr / BnF »

CHAUVIN, CHAUVINISME. Ceci est de la farce et du drame la fois ; du drame parce qu'il rappelle de nobles sentiments, de patriotiques pensées, de généreuses inspirations, un dévouement saint et sacré ; de la farce, parce que la société, telle que nous l'avons faite, semble prendre à tâche de gêner tout ce qu'elle effleure du doigt ou des lèvres. Chez nous, ce qui tue beaucoup plus que le mépris, c'est le ridicule. Le ridicule est le glaive le plus fatal du monde, en ce qu'il n'arme jamais que l'intelligence et l'esprit : le crétin laisse passer toutes les gloires, et, s'il n'ôte

pas son chapeau devant elles, du moins n'essaie-t-il pas de les flétrir. Voyez, nous en sommes à mettre en opposition le crétin et l'homme de génie ! Le chauvinisme, c'est l'exagération d'un sentiment. On a fait des Chauvin comme on a fait des Macaire, comme on a fait des Jean-Jean, comme on a fait des Mayeux. La plume, le crayon, s'en sont emparés avec rage. J'ai vu un Chauvin à toutes les expositions du Louvre, et la foule hébétée riait devant lui ... Pauvre Chauvin ! Chauvin était un soldat de la garde impériale ... Vous voyez l'holocauste ? Quand son capitaine disait : Bonjour, Chauvin, le brave soldat pleurait ; quand son colonel le tutoyait, Chauvin pleurait, et ne saluait plus ses camarades ; un jour que son général, en passant l'inspection, lui toucha, par mégarde, les boutons de son uniforme, Chauvin pleura ; mais ce jour-là, voyez-vous, il jura de se faire tuer pour son général et pour sa patrie... Voilà le grand mot lâché je fais presque du chauvinisme en vous parlant de Chauvin. Mon Chauvin, le Chauvin à moi, celui de l'histoire, le Chauvin type de tous les chauvins présents et futurs, non-seulement n'est pas un être imaginaire, mais il est multiple ; il se trouve là et là, partout où il y a un sacrifice à accepter, et je vous défie de me désigner un régiment, un bataillon une compagnie, que dis-je ? une escouade, qui n'ait son Chauvin.

Lorsqu'il naquit, ou plutôt lorsqu'il se sentit un cœur dans la poitrine, Chauvin se jura de ne vivre que dans une atmosphère d'enthousiasme. Un fusil était pour lui une sublime invention, un boulet lui semblait l'œuvre d'une intelligence plus qu'humaine et il aurait créé un culte, il aurait dressé des autels à l'inventeur de la bombe. Si son caporal lui disait d'aller en avant, Chauvin était toujours à quelques pas de son peloton ; quand l'ordre était donné de ne point faire de quartier, Chauvin mâchait sa cartouche avec frénésie, il eût volontiers mâché les chairs de l'ennemi vaincu. Chauvin, un jour, fut placé sous son drapeau, à l'ombre de son aigle. Il se crut éclairé, brûlé par un soleil resplendissant. Oh! ce jour-là, il se vit si grand, si colossal, qu'il n'eût point ôté son bonnet à poil, de peur de toucher les étoiles. De ce jour, Chauvin fut un héros. Un mois plus tard, on en fit une victime. On le licencia, on le renvoya dans ses foyers. Vive la république ! Vive le consulat ! Vive l'empire ! Vive la restauration ! Chauvin eût crié tout ce qu'on eût voulu mais il n'eût pas fait comme vous et moi ; son vive quelque chose serait parti du cœur, et il n'aurait pas hésité par devoir à faire de cette chose une chose solennelle.

Quel jour est né Chauvin ? On l'ignore, la renommée est muette à cet égard et cela ne nous surprend pas on ignore la patrie d'Homère, le Chauvin des temps fabuleux. Quand mourra Chauvin ? Jamais. Sa vie est écrite en caractères ineffaçables sur les murs de toutes les capitales, qu'il a sapées ; sur les dernières assises des pyramides égyptiennes, qu'il a gravies ; sur le front des Alpes, qu'il a foulées du pied. Chauvin s'est battu sous toutes les zones, contre toutes les nations européennes, et si un repentir a traversé son existence guerrière, c'est de n'avoir pu escalader le firmament pour aller guerroyer contre les habitants de la lune. Et maintenant, si vous me demandez quelle était la religion de Chauvin, je vous répondrai que nul historiographe n'en fait mention, qu'on ignorera toujours s'il a adoré le dieu des juifs, celui des chrétiens, ou Mahomet ou Wishnou ; mais nous pouvons attester du moins qu'il n'était point athée, et qu'il adorait un dieu : sa patrie ! Le chauvinisme, n'est devenu un ridicule que par la faute de ceux qui n'ont pas compris le dévouement. Le chauvinisme est de tous les états, de tous les âges, de tous les pays. Il y a des chauvins chez les coiffeurs, chez les bureaucrates, chez le fumiste, chez l'épicier ; il y en a dans l'opulence, il y en a dans la pauvreté ; il y a du chauvinisme partout où il y a rivalité ; vous voyez donc bien qu'il est éternel.

A peine achevions-nous cette étude, qu'un renseignement précis nous arrive des archives de la guerre. Nicolas Chauvin, celui-là même qui a francisé le mot placé en tête de cet article, est né à Rochefort. Soldat à dix-huit ans, il a fait toutes les campagnes. Dix-sept blessures, toutes reçues par devant, trois doigts amputés, une épaule fracturée, un front horriblement mutilé, un sabre d'honneur, un ruban rouge, deux cents francs de pension, voilà le vieux grognard qui se repose au soleil de son pays, en attendant qu'une croix de bois protège sa tombe... Le chauvinisme ne pouvait avoir plus noble patron.

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

Nota :

Macaire : Robert Macaire générique des fripons adroits et audacieux.

Jean-Jean : surnom d'une personne stupide.

Mayeux : (1831) bossu qui incarne toute la versatilité politique de la bourgeoisie de l'époque.

Bibliographie :

- Wikipedia
- Chauvin, le soldat-laboureur. Contribution à l'étude des nationalismes par Gérard de Puymège (Gallimard)
- L'Alambic des Charentes de François Julien-Labruyère (ed Le Croît Vif) page 313
- Dictionnaire Biographique des Charentais (ed Le Croît Vif) page 311
- Mémoire des rues de Rochefort de Michel Allary (Le Croît Vif) page 93
- Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture, dirigé par M. W. Duckett, Paris 1845. « Source gallica.bnf.fr / BnF »
- Grande Encyclopédie, Inventaire Raisonné des Sciences, des Lettres et des Arts par une société de savants et de gens de lettre (1886-1902). « Source gallica.bnf.fr / BnF »
- La Cocarde Tricolore de Th et H Coignard. « Source gallica.bnf.fr / BnF »
- Bulletin de la société géographique de Rochefort (1911-1912-1913) Source gallica.bnf.fr / BnF

Le coin des poètes Bernard Charron

Villedoux, une commune près de La Rochelle. Et un foyer rural, dont Bernard Charron (Arnest Lugrous du Clone Flanquet de la Poitevine) est le président. À ce titre, il publie sur Facebook une chronique journalière intitulée « La chronique du héron ». Il m'a demandé l'autorisation d'y faire figurer des articles du Boutillon, et bien entendu je lui ai donné mon accord. En échange je lui ai demandé s'il souhaitait écrire dans notre journal : un marché équitable ! Il m'a envoyé deux textes qui, je l'espère, en amèneront d'autres.

Voici quelques mots de présentation de notre nouveau collaborateur.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)



Je suis né à Royan le 16 septembre 1956. J'ai fait ma carrière à l'Assedic Poitou-Charentes en tant qu'agent de documentation. Durant ma carrière, j'étais en responsabilité syndicale à la CFDT, ce qui m'a amené à présider la CPAM de Charente-Maritime de 1996 à 2010.

Par ailleurs, j'ai été adjoint au Maire de Villedoux dans les années 90.

Sur le plan associatif, je préside le Foyer Rural de Villedoux depuis 10 ans. Je suis également Président de l'AREI (Association Rurale d'Entraide Intercommunal), qui se charge de collecter les bouchons plastiques au profit des personnes en situation de handicap. A noter que le siège de l'association se trouve à la mairie de Chaillevette, dont l'ancien maire Vincent Griolet est notre trésorier.

Enfin, je suis également trésorier de l'association inter-handicap "les bâtisseurs du possible".

Je tiens mon goût pour le patois et la Saintonge de ma mère qui patoisait à pleine goule, comme de just'.

Toutes les vacances d'été de ma prime jeunesse se passaient chez ma grand-mère à Préguiillac, en plein cœur de notre Saintonge, au milieu de patoisants du cru qui m'ont beaucoup appris.

Pensées pour Pascale

Je pense à toi ce soir
Comme chaque soir
Je rêverai de toi cette nuit
Comme chaque nuit.

Demain il fera jour
Et je travaillerai pour toi
Pour notre amour ce jour
Et puis viendra l'aube du jour
Ou nous serons ensemble pour toujours
Le soir la nuit et le jour.

Et puis ce seront les bonjours du soir
Et les bonsoirs du jour
Les baisers du bonsoir
Et les baisers du bonjour
Les réprimandes du petit jour
Et les réconciliations du grand soir.

La vie quoi !

Le froid de l'hiver
Et la chaleur de l'été.
Que serait la vie
Sans bonjours, sans bonsoirs
Sans réprimandes, sans réconciliations
Sans toi sans les autres et sans amour.

C'est si peu dire que je t'aime
Lorsque tout moi t'est acquis corps et âme.

Petite divagation bucolique sur le thème de la sieste fenêtre ouverte

Alors que l'on sait le monde alentour besogneux... ou pas d'ailleurs, qu'il est bon de s'allonger pour un petit repos d'après déjeuner, après avoir pris soin d'ouvrir sa fenêtre sur jardin et campagne environnante. C'est un peu avant et surtout après être tombé dans une courte sieste réparatrice que la divagation a lieu, aux sons nombreux et variés des oiseaux qui babillent et pépient joyeusement, chantant ce nouveau printemps qui vient de naître. Une légère brise s'aventure dans la pièce lumineuse, dont j'ai pris soin de ne pas fermer les volets, pour laisser à la douceur du temps le soin de réchauffer mes membres au repos. Aucun bruit mal venu de tondeuse ni autre outil électroportatif ne semble vouloir troubler cette quiétude bienheureuse.

En cette fin mars, le soleil n'est pas trop chaud et se cache derrière un ciel blanc donnant cette luminosité si particulière à notre région. Bon ! Il est temps de se lever, j'ai ma chronique du héron à réaliser.

31 mars 2021

Les patoisants d'aût' fouès : Zivat d' Bonthieur Cécile Négret



Pierre Bouyé, alias **Zivat d'Bonthieur**, naquit en 1893 à Saint-Palais, en Gironde. Compositeur, poète et violoniste, il collabora au Subiet de 1911 à 1959, année de disparition du journal, et rejoignit la SEFCO en 1962. Récompensé tant en français qu'en saintonguais, il fut en 1966 le premier lauréat du prix « Odette Comandon », décerné par l'Académie de Saintonge, pour son recueil "Au biâ soulail de Saintonghe". Pierre Bouyé se soucia aussi de préserver le patrimoine non-écrit en transcrivant des airs à danser appris de vieux musiciens qu'il enregistra lui-même. Ceux-ci furent ensuite recueillis par Raymond Carmin, éditeur discographique du studio VDS (Voix de Saintonge) à Burie qui les porta à la postérité.

Retraité d'une banque pour laquelle il travailla 37 années, il disparut en 1973 à Saint-Ciers-sur-Gironde à l'âge de 80 ans. Si vous souhaitez plus de détails sur la carrière artistique de Pierre Bouyé, je vous invite à consulter le Boutillon n° 41, dans lequel Maït' Geumon (Charly Grenon) lui consacre un article parfaitement détaillé. Pour l'heure, c'est à travers un texte paru dans un Subiet de 1949, mais presque d'actualité, que je vous propose de découvrir l'auteur. Point de Covid à cette époque. En revanche, une satanée grippe secoua notre homme au point

de lui inspirer cette poésie qu'il écrivit avec humour et dérision durant sa convalescence. Qu'elle nous redonne le sourire tout en nous encourageant à rester bien prudents !

Photo : Zivat d' Bonthieur et Odette Comandon

Jh'ai t-oyu la grippe

Parié, que vous m'trouvez aneut
Ine mine toute à l'enneû,
Ine pause chéti' décampe ?
— Le fait eit qu'o m'sarraille aux tempe,
Que mon charcoué tint brigu' d'apiomb,
Qu' dans mon calâ jh' sens coum' dau piomb
E qu'o gavagn', boun' jhens ! mei tripe...
— Pensez ! jh' sors rinqu' d'avouèr la grippe !

Pr'tant, jh'avis pris c'qu'o folait
Pr' z'écarter : dau vin, dau lait,
Et dau cougnat, et dei tisane !
M'en seû-jhi mis dans la basane !
De tout thieu, jh'attendeis l'effet
Le mais s'courab'ye... reun y a fait !
En fin d'cont', pas d'danjher qu'o rippe :
A m'a chomé, thieil' chameau d'grippe !

Moué qu'mon p'tit déjhûner l'pu bon
O l'était roûtie ou jhambon,
Quou' d'hareng, moulue ou serdine !
(Vaut-o pas mieux qu'fair' la couëbine ?)

Jh'veûdris beun r'coumencer tout thieu
Le pu toût possib', ma foué d'Dieu !
Min-m'reprende à fumer ma pipe !..
Fout don l'camp, sal' varmin' de grippe !

Astheur, faurait qu'jh'èy' de l'app'tit,
Faurait otout qu'jh'engraisse in p'tit...
O n'en eit loin, t'uez ! Jh' seû pu maigre !
Pas d'besoin d'courit pr' me sègre,
Vous en répons !.. Jh' buffe aussi groû !..
Jhe n'ai pû qu'la piâ sù lei z'ouï,
D'in vrai t-esqualett' jhe seû l'type...
— O magne, vous savez, la grippe !

O tarze à Guite (1) autant qu'à moué
Qu'o sèjh' fénit, et vit'ment, voué !
A m'en fazait part hier encouère
En s'sacquant dans nouf' dormitouère.
In cot au chaud d'souc lei bâlin
— Stelle, en m'froûgnant d'ine air câlin,
M'dirâs-tu reun, bintoût, Philippe ?
Oh ! dépeich' tu d'fair' fouir ta grippe !

(1) Guite, o l'ait ma br'jouèse. Et jh' n'en souhaite in' pareille à tous lei marits d' l'univars !

La chanson daû vin bian Goulebenéze (Évariste Poitevin)

Air : Froufrou

Chanson dédiée aux vigneronns charentais

D'habitude je vous présente des chansons peu connues de mon grand-père. Cette fois, c'est un des airs les plus célèbres que je vous propose.

C'est une chanson de jeunesse, écrite sur un air célèbre à l'époque : « Frou-frou ». Elle a été composée vers 1900, dans le train, au retour d'une permission : Évariste faisait son service militaire au régiment de dragons de Versailles. Et c'est devenu une chanson symbolique. De nos jours, lorsqu'il y a un spectacle en saintongeais, c'est avec cet air que les patoisants terminent leur intervention, le public reprenant le refrain.

Et pourtant il ne l'a pas chantée immédiatement, car il n'avait pas encore commencé à monter sur les planches : il ne se lancera réellement qu'à partir de 1902. C'est pour cette raison que certaines personnes sans scrupules se sont approprié le texte indûment.

Évariste réagit. Il envoya la chanson à Louis Brion (Lexis Chabouessa) qui dirigeait le journal patoisant « Le piaisit des Chérentes ». Lorsqu'il en prit connaissance, Louis Brion dit à son adjoint Jacquet d' Nieul : « Cette chanson, mon ami, elle a été composée par un maître. Et j'ajouterais même par un vieux maître ». Il ne se trompait que sur un point, il s'agissait d'un jeune maître, car celui qui deviendra Goulebenéze avait seulement vingt-trois ans.

« La chanson daû vin bian » parut dans le numéro 1 du Subiet, en décembre 1901. Ce fut son acte de naissance officiel, et une reconnaissance de paternité pour l'auteur.

Je vous laisse écouter Goulebenéze (couplets n° 1, 2 et 4)) en cliquant sur le lien : [chanson dau vin bian](#)

Premier coubiet

Ol' est nous aut' que jh' l'ons pianté
Thiell' veugn' qui doun' la lithieur blanche,
Ol' est b'n'à nous d' n'en récolter
Les rasins qui v'nant dans ses branches.
I l'avant chanté tous les vins :
Le Bourdâ, l' Bourgogn' et l' Champagne,
I l'ant chanté les bièr's d'All'magne,
Peuvons b' chanter l' jhus d' nous rasins.

3^{ème} coubiet

Jh' baill'ris mes pironns mes gorets,
Mes zoueilles, mes perots, ma beurjhouèse,
Putout que d' pard' mon vin thiairet
Qui rouill' les zeuils coume ine élouèse.
Jh'en ai thieuqu' fût sous mon ballet,
Qui n'ant jhamais-t-éyut d' baptême,
Jh'aim'ris meux n' n'avouèr 500 d' même
Que la piace à nout' Sous-Peurfèt !

2^{ème} coubiet

Thiau vin si jholit et si gris
Est thieu qui fait la Fin' Champagne,
La jhalous'rie d' bein des pays,
Et la fortune de nous campagnes.
I descend si bein dans l' jhabot,
I se thitt' si bein, si bein bouère
Que chaquin l' matin peur tuer l' ver,
Manjh' ine goulée peur bouère in cot.

4^{ème} coubiet

Il est doux quand il est nouviâ,
Pu bon pour tremper la rouëtie !
Quant on n' n'a troè verr's dans la piâ
Y a point d' danjher des maladies,
Et quante il a l'âjh' de troè z'ans,
Son bouchon peut' coum' in' petouère,
Il est pu jholi dans n'in verre
Qu' les zeuils d'in' drôless' de vingt ans !

5^{ème} coubiet

Z'enfants, pusqu' ol a ben moûté,
Et qui n' sent point la pauriture,
O faut que jh' vidons in potet
D' thieu gâs qui nous cop' la figure,
Qui sèjh' de Burie ou d' Cougnat,
Ou beun dau vallon d' la Creuzille,
En attendant que l' soulail brille,
Chantons jhusqu'à c' qui m' foute à bas !

Refrain

L' vin bian, l' vin bian,
Est thieu que reun remplace,
L' vin bian, l' vin bian,
Vaut meux qu' tout' zeu vinasse,
L' vin bian, l' vin bian,
O vous r'met l' thieur en piace,
In cot d' vin bian
Vous rajhèn'zit d' vingt ans.

Un peu de vocabulaire Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Patois	Français
Ferée	Bêche droite
Feuille ou feuye	Fille
Feurmigher	Éprouver des démangeaisons (comme les fourmis courant sur la peau)
Feurter	Frétiller
Fî ou fail	Fils.
Fiandrin	Indolent. Généralement précédé du qualificatif "grand"
Ficer ou fisser	Piquer (en parlant du moustique par exemple). Le fisson est le dard
Fiçon ou fisson	Dard, mais aussi mauvaise langue faisant des commérages (ine losse : une commère)
Fin	Il est point deux cots trop fin : euphémisme poli pour "c'est un imbécile" (Doussinet)
Fissouner	Piquer avec son aiguillon, faire la mauvaise langue
Formogheau	Tas de fumier
Formogher	Nettoyer, enlever le fumier de l'écurie
Foutimasseries	Bagatelles
Frâgne	Frêne
Frasant ou frâzant	S'emploie à la forme négative. Il est pas frasant : il est désagréable, pas commode et peu loquace
Fratress ou frontès	Coiffeur
Freut ou frut	Fruit
Freux	Oiseau proche du corbeau
Frougner	Se thyitter frougner : se laisser serrer de près
Froumass'rie	Pharmacie
Fût	Tronc
Garet	Guéret, terre labourée. Êt' dans n'in biâ garet : être dans une mauvaise situation
Garguenâ	Gosier, gorge
Garocher	Jeter quelque chose sur quelqu'un : garocher des oziâs
Garouil	Maïs. (voir Bespagne). Le maïs vert est le garouillet
Gaubarjher	Rassasier
Gaurer	Tromper (Musset)
Gavagner	Gaspiller
Geau-bian	Gelée blanche
Gheline	Poule
Gheneuil ou jheneuil	Genou
Ghigourit	Civet de porc appelé aussi "tantouillée"
Ghin-ner	Gêner
Ghiter	Pousser
Goudrelle ou gourdrel	Mauvais couteau. Vient du vieux français : coutel
Gougher (se)	Se gaver
Gouiner	Soigner, dorlotter
Goule	Bouche. "A vout' santé ma goule bouet" disait le thiu-salé Pinuche, de Mornat (Charly Grenon)
Grâler	Cuire au soleil. « Quant vint la saison des bataghes, Nos femmes otout s' fazant grâler ... » (Goulebenéze – Les bains d' soulail oub' la piâ tannée)
Grâlouère	Temps très chaud.
Graver	Gravir, monter

Les histouères à Pierre Dumousseau

Ces histoires sont extraites du Grand almanach des Charentes 2021.

Alphonse Boutet n'avait pratiquement jamais quitté son village de Tusson (16) ; obligé de se rendre à Angoulême pour une opération de la cataracte, il avait demandé à sa femme, Simone, de l'accompagner dans l'autobus.

Partis à sept heures du matin, ils avaient apporté le boutillon avec le pique-nique et s'étaient installés sur l'herbe au bord de la Charente à l'heure du déjeuner.

Une famille de cygnes croisait nonchalamment au large ; stupeur d'Alphonse :
« Dis-don, Simone, qu'est-ou qu'ol' est thiel oziâ ? Est-ou un canet ?

- Eh non, foutu sot ; tu voés bin qu'ol'est un cygne.

- Un signe de quoé ?

- Un cygne d'eau, pardi !

- Ah. O m'était bin avis qu'ol'allait mouiller, étou ! »

C'est ce qu'on pourrait appeler un « problème d'incommunicabilité » conjugale.



Gisèle Berland contemplait, avec un désespoir teinté de mélancolie, l'affligeante image que lui renvoyait le miroir de son cabinet de toilette. Une vie de labeur dans les vignes, sous le rude soleil des étés saintongeais ou les coups de boutoir du vent de galerne venu de l'océan, avait quelque peu flétri le teint frais et rose qu'elle arborait quelques cinquante années auparavant.

« Oh, boune ghens... comment que jhe seus rendue !... Ah si seulement jhe pouvais être encore jheune et belle...

- Belle comme qui ?... » Gisèle sursauta en entendant la minuscule voix qui venait de s'exprimer. En levant les yeux elle aperçut une petite araignée noire qui l'interpellait depuis l'entrée de son trou.

- Ah bin ça, alors... Une araignée qui cause asteure !

- Oui, je cause, car je ne suis pas une araignée ordinaire, vois-tu ; je suis la fée des araignée ... et si tu le souhaites j'exhausserai pour toi trois vœux que tu formuleras dans l'instant. Allons, commençons par le premier : belle comme qui ?

- Ah, bin... ses yeux tombèrent sur un magazine « people » qui traînait là ... Belle coume la Princesse d'Ang'yetterre ! »

Un éclair éclata et, instantanément Gisèle découvrit dans son miroir l'image lisse, souriante et parfaite d'une Princesse anglaise.

« Oh... qu'est-ou qui m'arrive ? Gisèle en restait abasourdie.

- Et maintenant, enchaîna l'araignée, ton deuxième vœu ?

- Mon deuxième vœu... Gisèle cherchait une réponse dans son environnement immédiat... Elle aperçut un catalogue sur une vieille chaise paillée... Si seulement jhe pouvais vivre dans un appartement... beau coume le catalogue des meubles Ikéa ! »

Aussitôt, dans un deuxième éclair, le taudis disparut et Gisèle pouvait trôner sur un canapé en alcantara, moquette pure laine sous ses pieds, vêtue d'un déshabillé de soie. Cela dépassait l'entendement... « Qu'est-ou qui m'arrive encore ? Mais déjà l'araignée revenait à la charge :

- Et maintenant, Gisèle, ton troisième vœu ?

- Alors là... Jhe sais pu trop... c'est alors qu'elle vit son vieux chat ex-angora, lové au mitan du canapé... Ah, si seulement mon chat pouvait être un homme, beau... beau...

- Beau comme qui ? Insista l'araignée. Le magazine people inspira encore Gisèle :

- Beau, coume Georges Clooney quand i' vend ses capsules Esspresso ! »

Le chat n'eut pas le temps de réagir. En un nouvel éclair il s'était évaporé... et Gisèle se retrouvait assise auprès du sosie d'un Georges Clooney plus vrai que l'original, dissimulant tant bien que mal sa virilité dans un plaid Ikéa !

« Oh, qu'est-ou qui m'arrive ? »... Mais le beau mâle dévisageait Gisèle ; il se leva, la prit dans ses bras, la porta jusqu'à son lit à baldaquin, la jeta sur la couche, arracha d'un geste viril le déshabillé de soie, commença à dénouer le pagne-Ikéa en se penchant contre l'oreille de Gisèle à qui il murmura :

« Et maintenant, ma petite Gisèle, c'est là que tu vas regretter de m'avoir fait castrer au printemps dernier !!! »

Depuis au moins cinq semaines Pierrot Guertin, onze ans, harcelait son père, Marius Guertin, de La Mauvinière :

« Papa, jhe voudrais bin que tu m'achètes une bicyclette peur la Nau (pour Noël). »

Le père, excédé, finit par lui répondre :

« Ecoute Pierrot, t'auras une bicyclette le jhour où tu sauras écrire le mot bicyclette sans fère de faute d'orthographe ! »

Marius Guertin savait pertinemment qu'il ne prenait pas grand risque ; la chute de l'histoire le prit donc un peu de court quand Pierrot répliqua :

« Ah, bin alors, si o te fait rin papa, jhe préférerais que tu m'achètes un vélo ! »

Des textes inédits Henri Octave Jousseaume

Garison des rhumatiss' ventoux Mise au prope d'ine histouère entendue conter dans mon jhène temps

Vous êtes des monsieurs, moué jhe seux qu'in pézant
Jh'é appris à marcher dau coûté de Marans
Sans jhonte jhe zou dis, et encouère zou répète,
Pendant quanrante-cinq ans, jh'ai manghé des monjhettes.

Jhe n'en manghe encouère, avec des peurcautions,
Dépeux thielle histouère vrée thi mérite réfection.
Médecins, pharmaciens, si vous v'lez m'en crère,
Vous garirez le monde sans l'obigher à bouère

In tas d' médicaments, à base de melasse,
Et thi, tout compte fait, vous provoquant la chiasse
Sans gârit thielle affère, thieu sacré mauvais maû,
La colique, en in mot, thi vous tord les boyaux.

Ma grand-mère, in biâ jhour, qu'a coulait sa bughée,
Ne sachant pas quoué fère de sa sainte jhormée,
Manghit, peur s'occuper tout in pien picotin
De monghettes souéssons, qu'a parfumait au thym.

A passit toute la neut, quasiment dans la piace,
Mais de soulagement, o n'en avait pas trace.
Le lendemain, les gaz ne faziant qu'empirer,
Al avait le gros vent', tout coum' in cheun nighé.

Et asteur, que fère ? Hureusement peur elle,
Al avait ine vouésine thi s'appelait Ustelle,
Et thi comprit enfin la cause de thieu maû.

« Le Yâbe la possèd » qu'a dit, « attends, sacré chameau ».

« M'en vas te fère foutit, va t'en danser la ronde
Avec tes amis, vour n'on rôûtit le monde ».
Savez-vous ce qu'a fit, peur garit thieu l'endret ?
A z'y mettit su l'vent' in' beurlotte (1) de goret !

É'tou à cause de thieu ? Ol'é bin dur à crère,
Teurjhou é'tou qu'aussitout ma grand-mère
Sans fère mine de forcer, foutit in pet si fort,
Qu'on arait dit qu'ol' était le canon de Rochefort.

Ol'écomit ses biques, détareuillit sa porte,
Et les tub' (2), coum' le vent quand les feuilles les emporte
Voltighiant dans les airs, peur monter au soulail.
O sentait pu mauvais qu'in million de têtes d'ail.

O fit virer étou, su la butte de Jharlat,
Les moulins thi peurtant sont pas au ras d' Cougnat.
Et tant qu'au Yâb, à cheveu su thieu pet,
Dans l'enfer reteumit, peur in creû de gueulet.

(1) Beurlotte : vessie de cochon

(2) Tubes : tuiles



Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maît' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maît' Gueurnon)
Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>